

Bi-Mensuel

PARIS-ORLÉANS

Mi-Sept. 1926

5^e Année

N° 89-90

Organe de pratique, de réalisation, de camaraderie individualiste anarchiste

l'en dehors

Les Camarades adresseront tout ce qui concerne

*l'en dehors*à E. ARMAND
22, cité St-Joseph, ORLÉANS

ABONNEMENTS ordinaires. Un an : 7 f. 50 ; Extérieur : 13 f. »

Abonnements de propagande } — 20 f. » ; — 32 f. 50
à 3 Exemplaires de chaque numéro

Tout exemplaire d'une date antérieure au n° courant : 0 fr. 50

Changement d'adresse : Joindre 0 f. 60 à l'envoi de l'adresse nouvelle

La périodicité régulière n'est pas garantie, car elle dépend des fonds disponibles. Il ne sera donné suite à aucune réclamation concernant les manuscrits non sollicités et non publiés, ou insérés avec corrections, n'importe la provenance. On retournera cependant ceux accompagnés de l'affranchissement nécessaire.

... Des livres, des livres, toujours des livres, grand-père ! Quand comprendrez-vous qu'après tout, c'est le monde dans lequel nous vivons qui nous intéresse, le monde dont nous sommes une partie et que nous n'aimerons jamais trop ?

William MORRIS (Nouvelles de Nulle Part).

Déchristianisons l'Anarchisme

EN GUISE D'EPILOGUE

La « civilisation anarchiste » s'élève sur les ruines de la décomposition de la « civilisation archiste ». Elle ne la continue pas. Elle n'a rien à faire avec elle.

Un ami m'a fait parvenir, il y a quelques jours, des coupures extraites d'un journal italien qui se publie de l'autre côté de l'Océan. Ce journal renferme des illustrations vraiment instructives, des reproductions, entr'autres, de photographies prises lors du Congrès Eucharistique international de Chicago. Une d'elles fixe l'instant où fut célébrée la messe solennelle d'inauguration. Il y a là une véritable mer humaine : cinq cent mille fidèles, assure la légende, et le chœur comprend soixante mille enfants, élèves des écoles paroissiales de l'archidiocèse de Chicago. Pas même dix ans après la guerre qui ensanglanta le monde, en pleine réaction ploutocratique, voilà le spectacle qui se déroule sous nos yeux : le fétichisme catholique tout puissant, les joies charnelles étouffées sous les rites d'actes magiques prétendant faire descendre en de simples parcelles de matière la substance d'un homme dont le corps, s'il a jamais vécu, est depuis longtemps réduit en poudre.

Déchristianiser le monde ! Ah ! l'urgente tâche et sur laquelle nous tombons tous d'accord — en paroles. Débarrasser les terriens de ce virus ignoble, qui corrompt, abrutit, avilit ; qui rend qui en est infesté prêt à toutes les dictatures, à tous les renoncements, à toutes les abnégations ! Ah ! l'urgente besogne et combien humaine ! Mais avant de nous y atteler, sommes-nous nous-mêmes autant déchristianisés que nous le prétendons, et ceux qui nous entourent, jusqu'à quel point les avons-nous guéris du ver qui les ronge ? Je suis étonné de l'accès que trouvent auprès de trop des nôtres les hommes au parler mielleux et mystique. Il suffit qu'un illuminé bêlant se présente, parle de pacifisme, se déclare opposé à « la loi des hommes » pour que nous tombions dans le panneau et nous nous laissons prendre à son argot métaphysico-soporifique. Au lieu de déteindre sur lui, c'est lui qui déteint sur nous. Alors que notre œuvre logique est de déposer en son cerveau le germe émancipateur et inébranlable de l'amour des jouissances palpables et immédiates, trop souvent c'est lui qui nous fait gober comme réalités les sornettes du « monde moral » ou de « l'état spirituel ». Notre tâche quand nous sommes en présence

d'un contempteur de la joie de vivre — notre tâche n'est pas de l'écouter complaisamment, mais de réagir vigoureusement, c'est-à-dire de faire naître en lui le désir des plaisirs tangibles ; notre besogne anarchiste, c'est de l'amoraliser, de le sensualiser, de le débarrasser de ses liens mystiques. Quiconque vient en contact avec nous et s'en retourne chrétien, théosophe, spirite, méta-ou pataphysicien aurait mieux fait de rester chez lui.

Je me propose de démontrer ici que le mouvement anarchiste est saturé, gangrené de christianisme, que ses journaux ou brochures de propagande sont infectés de raisonnements mystico-spiritualistes. Je ne citerai que quelques exemples, un numéro entier de *l'en dehors* ne suffirait pas à accumuler citations et concordances.

J'ai sous les yeux un journal répandu et lu dans les milieux anarchistes. Sans aucune observation de sa rédaction, j'y relève des phrases dignes de figurer dans un manuel de morale de petit séminaire : « renoncer aux basses jouissances... » « le plus déchu des hommes recèle encore des richesses »... « en toi parlent des voix, celles du bien et celles du mal ». Que signifie exactement ce patois moralo-spirite ? Dans notre esprit d'humain débarrassés du fantôme du monde moral et des ombres qui le peuplent, cela n'éveille aucune notion de réalité.

Nous ne connaissons ni jouissances basses ni hautes jouissances, par exemple. Nous sommes à tout moment à la recherche de sensations agréables, variées, toujours plus agréables, toujours plus variées, et nous entendons bien nous trouver dans cet état d'être jusqu'au dernier soupir. Quand une sensation nous a causé du plaisir — simple ou compliquée, — nous recherchons tout simplement l'occasion de la renouveler au plus tôt. Notre raison d'être, en tant qu'humains, est la recherche du plaisir dans tous les domaines. Il n'est de bas ou d'inférieur pour nous que la douleur ou la souffrance, et c'est cela que nous fuyons comme la peste.

Et qu'est-ce qu'un « homme déchu » s. v. p. ? Qui établira le critérium de la déchéance dans un milieu où bon gré, mal gré, force est de subir l'autorité, la contrainte des « hommes exaltés », des hommes de bonne conduite et respectables. Merci pour la fréquentation des messieurs-dames-demoiselles propres-justes, idéologues et suffisants ! Le soi-disant « homme déchu » est leur œuvre. Pour rééditer un truisme de l'auteur des PENSÉES, dans tout humain il y a l'ange et la bête qui co-existent, le « pur » et « l'impur » pour baragouiner comme les maquereaux et les putains du « monde moral ». Eh bien oui ! tout humain recèle en lui des trésors à la fois angéliques et animaux et qui ne l'a pas compris, et qui, dans la mesure du possible, ne nous aide pas à les « réaliser » ces trésors, n'est notre camarade que de loin, et très loin même. Si vous ne nous aimez que pour « l'ange en nous », gardez votre amour, il n'est rien que nous haïssions comme les tartufes ou les huissiers. Aimez « la bête en nous », en tant que « bête », ou ne nous parlez pas d'amour. Nous ne

savons que faire de la pitié que vous montrez à l'égard de notre « déchéance ».

Nous n'entendons qu'une voix en nous, nous autres, celle de nos sens, qui nous crie : « Jouis de la vie aujourd'hui, tout de suite, demain ne t'appartient pas ». Voilà le bien, c'est de ne pas remettre au lendemain l'occasion de jouissance, dans un domaine ou un autre, qui se présente en ce moment même ; l'occasion de méditer, bien sûr, comme un ange, mais aussi l'occasion de se rassasier tout son saoul, comme une bête.

N'infestez pas nos milieux de vos prêches : il y a tant de maboulo-illuminés qui se prétendent « inspirés ! » et doués de dons extra-lucides. Ils ne demanderont pas mieux que de vous entendre. Nous ne sommes pas des « justes », nous, et nous n'aspérons aucunement à recevoir une « récompense de justes » (Matth. X, 41). Nous sommes des mécréants, des proscrits, des « immondes », des « outlaws » et il n'y a pas de rémission pour nos péchés.

Le grand organisateur des communautés chrétiennes primitives écrivait à Tite, son coadjuteur (I, 4) que les chefs de ces communautés devaient être « justes, saints, amis des gens de bien, attachés à la vraie parole telle qu'elle a été enseignée ». Eh bien nous préférons, nous, les impies, les déchus, aux gens de bien, à l'ombre desquels nous voyons prospérer et grouiller toute la faune du puritanisme chrétien — et mince de pourriture, vous pouvez nous en croire !

Dans un autre ordre d'idées, nous avons retrouvé ce virus du christianisme dans certaines clameurs anarcho-unitaires. Ce prurit unificateur n'est pas nouveau. Dans l'évangile dit selon Saint-Jean (X, 16), on nous fait prévoir l'imminence du « seul troupeau avec le seul berger ». Nous connaissons les suites : Catholicisme, Protestantisme national, Inquisition, Impérialisme, Fascisme, Bolchévisme, etc. Certaines des imprécations lancées contre les dissidents se retrouvent presque mot pour mot dans les épîtres attribuées à Saint-Paul. Pour ne citer que sa lettre à Tite, n'y fait-il pas allusion aux « vains séducteurs et discoureurs dont il convient de fermer la bouche ». Et vive la liberté d'exprimer sa pensée ! Certains moralo-unificateurs de notre connaissance n'avaient pas besoin de se torturer le cerveau pour pondre de la copie : ils n'avaient qu'à démarquer du Saint-Paul.

Les premières organisations chrétiennes avaient sur les communistes actuels l'avantage de ne pas se contenter de la théorie ; ils pratiquaient et cela sans aucune intervention de l'Etat : « Ils avaient tout en commun. Ils vendaient leurs propriétés et leurs biens et ils partageaient le produit entre tous, selon le besoin de chacun » (Actes II, 45) ; ce même livre des Actes nous raconte l'histoire d'un nommé Ananias qui vendit une propriété et commit le crime (?) d'en retenir une partie pour lui, sa femme le sachant. Il n'y eut pas d'imixtion légale. Il suffit que le dictateur-suggestionneur Kephas ou Pierre lui eût rappelé qu'il avait « menti non aux hommes, mais à Dieu » pour que le malheureux non-conformiste tombât foudroyé, saisi de terreur, suivi, quel-

Notre correspondant de Berlin, le Dr Kuntz-Robinson, nous informe que les communistes allemands ont excommunié un de leurs députés au Reichstag, Charles Tiedt, parce qu'il éditait un journal hebdomadaire intitulé Die Ehelosen. « les hors mariage », sous le prétexte que ce périodique spéculait « sur les instincts les plus bas de la bourgeoisie ». Or, ce journal est ignoré des bourgeois et on le comprendra quand on saura qu'il expose des thèses comme celles-ci : « Pour satisfaire les besoins alimentaires de la vie on a fondé des partis, des organisations politiques ; pour satisfaire les besoins intellectuels, on a créé des écoles, des universités, des cours de toute espèce ; pour satisfaire les besoins sexuels on ne fait rien, on n'a rien fait ou presque. Pourquoi ? Parce qu'on tient comme immoral de parler de ces besoins, l'Etat y pourvoyant par le mariage et la prostitution. » Le Dr Kuntz-Robinson semble stupéfié de cette pudibonderie bolchéviste. Or, le même jour que j'ai reçu sa lettre, tous les journaux publiaient une petite note ainsi conçue : « Le directeur général de la police aux délégations judiciaires de l'U. R. S. S. a été envoyé d'accord avec le gouvernement du Reich, en mission d'étude et de perfectionnement technique auprès des services de la police de Berlin ». Ceci explique cela. Comprenez-vous, maintenant, docteur ? — Qui CE.

Quelques heures après, par sa femme (Actes, id., 10). Combien de nos puritains-unitaires ne voudraient pas posséder cette puissance... magique ?

Il y a quelques jours, j'ai reçu une petite brochure de G. Bastien, une petite plaquette de 32 pages, fort bien faite d'ailleurs (1). C'est toujours la même chose, on y sent dominer le point de vue chrétien qui veut que la terre soit « une vallée de larmes » et le terrien un « homme de douleurs ». Je sais bien que l'Ecclésiaste a proclamé (VII, 13) que mieux vaut « le chagrin que le rire » et que dans le Nouveau-Testament, il nous est prescrit de veiller à notre salut avec « crainte et tremblement » (Philippiens II, 12). Mais nous ne nous attendions pas à retrouver cet esprit-là dans une esquisse de société libertaire. Notre ami Bastien qui s'intéresse à toutes sortes de détails économiques ne consacre pas une page, non, pas une, à nous décrire les fêtes d'ivresse et d'abandon aux poussées instinctives, les saturnales où la « bête » en nous trouvera à se satisfaire et à s'assouvir pleinement. La société libertaire qu'il nous propose menace d'être aussi ennuyeuse que la société autoritaire que nous subissons. Ce n'est vraiment pas la peine de changer. Cette société peut convenir à des adeptes de « l'ouvriérisme croque-mort » encore esclaves de la conception lacrymo-chrétienne. Elle ne saurait plaire aux vivants » et aux « jouissants » que nous sommes.

Il y a quelques années, Libertad s'efforça de réagir contre l'aspect livresquesépulchral de l'anarchisme d'alors en parlant de la « joie de vivre » et en ouvrant les colonnes de *l'Anarchie* aux assoiffés de vie. Nous avons, ici même, essayé de reprendre cette conception joyeuse et allégre et présentiste de l'anarchisme, mais on sait tout ce que notre effort a rencontré d'obstacles, même théoriquement parlant, et cela — qui le croirait — de la part de « jeunes ».

Il va sans dire que nous ne nous décourageons pas pour si peu.

On a parlé d'épuration. Une excellente

(1) La Société Libertaire, par Georges Bastien. Editions de « Germinel », 12, place Fauvel, Amiens (75 cent.)

SOMMAIRE : Déchristianisons l'anarchisme (E. Armand). — En guise d'épilogue. La vieille glaneuse de bois mort (Paul Trouiller). — Comment éviter les maladies vénériennes (D' Robertson-Proschowsky). — Questions d'éducation : Mais de morale... Point (M.-L. et J. Mayoux). — Le Combat contre la jalousie et l'exclusivisme en amour (Bl. Couder-Scott, L. Bongard). — Où un « praticien » prend la parole (D' Pangloss). — Les Compagnons de l'en dehors. — Glanes, nouvelles, Commentaires. — En marge des Compressions sociales. — Paysage (E. Armand). — Aurores lointaines (Giovanni Rolando). — Solitude (A. Bailly). — Rabélais et les Utopistes (Max Nettlau). — Différents visages de l'individualisme anarchiste (Henry Meulen). — A ceux qui nous aiment. — L'aspect comique (Benjamin de Casseres). — L'Unique (Camille Spies). — Le petit bœuf (C. de Sainte-Hélène). — Correspondance (R.-T. Walter, J. Sarquin). — Grandes Prostitutes et fameux Libertins (Emilio Gante et E. Armand). — Croquis. — Littérature : Le trio scandinave (Ar. Adamoff). — Parmi ce qui se publie (E. Armand, D' Kuntz-Robinson). — La liberté est la vie (P. Gener). — Avis et communications.

épuration serait de renvoyer à leur église, à leur temple, à leur chapelle, les idéaliste-endormeurs, les entendeurs de voix, les purificateurs-spiritualistes et autres contempteurs des joies et des allégresses qu'on touche, qu'on tâte, et qu'on palpe. Que les prédicants de paradis individualistes ou communistes se terrent en leurs sacristies. Demeurent pour nous de vains rêves, des songes creux, les bonheurs que notre main n'atteint pas. Foin des prêches ! Prenons garde : tous ces prédicateurs-idéologues-moralistes font le jeu des bourgeois dont ils laissent les foyers bien tranquilles, entre parenthèses.

Pont entre deux éternités, éclair entre deux obscurités — que nous chaut ? Cette phraséologie nous indiffère. Nous ne craignons ni la vie, ni la mort. Vivre, pour nous, c'est nous tenir du commencement à la fin de l'année, du mois, de la semaine, du jour, à l'affût d'une volupté de vivre nouvelle. Nous voulons que la mort nous surprenne en train d'expérimenter quelque joie originale, quelque inédit plaisir, non point succombant sous le faix des regrets du passé, des remords, des macérations. Jouissons aujourd'hui, car demain, nous mourrons, voilà la vraie sagesse. Et tout le reste n'est que littérature ou narcotique.

En terminant, un conseil aux annonciateurs de sociétés anarchistes ou libertaires. Vous n'attirez personne à vous, nous ne gagnerons personne à nos opinions si nous continuons à présenter l'humanité anarchiste et d'abord le milieu libertaire actuel comme une succursale de la « Vallée de larmes » biblique et les anarchistes comme des successeurs de « l'homme de douleurs » des chemins de Croix. Mais non, le milieu anarchiste, l'humanité libertaire consistant en groupements, associations, ou en bonne camaraderie, sans foi ni loi, sans censeurs moraux, ni freins spirituels, on ne se préoccupe « entre soi » de la naissance au trépas, que de jouir de la vie, se contenter, se rendre en un mot et avant toute autre chose, l'existence « facile, agréable, joyeuse — le travail étant considéré comme une distraction d'ordre secondaire, incluse dans les récréations quotidiennes. Si, dans le vocabulaire anarchiste, « bien » et « vertu » avaient une signification, eh bien volupté égalerait vertu, et jouissance égalerait bien. Le mal, le vice parmi nous, c'est la douleur, c'est la peine, c'est se contraindre, se sentir repris « en sa conscience ». Si on décrivait le milieu anarchiste sous ces couleurs-là — et ce sont vraiment ses couleurs — « la révolution » marcherait certainement d'un pas plus rapide !

Car, faire une révolution pour continuer à appeler bien ou vertu la fatigue, la peine, la souffrance, les soucis, la résignation, la restriction, ça n'en vaut assurément pas la peine.

Mais sommes-nous assez dégagés, vous et moi, de la gangue chrétienne, assez guéris de l'infection moral-spiritualiste ; assez mécanistes, matérialistes, déterministes, — la « bête en nous » a-t-elle suffisamment reconquis le terrain qui lui appartient incontestablement — pour vivre et propager cette radieuse et flamboyante notion de l'anarchisme ? — E. ARMAND.

La vieille Glaneuse de bois mort

Au camarade A. Chevenard.

Le ciel était bien morne et la forêt plus sombre
Gémissait tristement son immense douleur
Et dans ce jour maudit, la sinistre pâleur
Des tourbillons neigeux, flagellait la pénombre.
Tout semblait fantastique, irréel, monstrueux,
Au sein de ces halliers recouvert d'un suaire ;
Car la bise en râlant sa chanson mortuaire,
Arrachait de la vie aux grands troncs tortueux
Sans souci ni remords, sans pitié ni justice,
Inextinguiblement elle allait par le bois
Semer le désespoir où frissonnait l'effroi,
Détruisant en un rien ce que les ans bâtissent !
Les Pins échevelés au sol s'archoutaient
Sous les furieux efforts des coups de la tempête
Ployant comme un osier le torse des athlètes
Qui du grand Univers paraissaient les états...
Cependant qu'une vieille avançant avec peine
Malgré le faix des ans qui pesait sur son corps,
Ramassait sans émoi, sa gerbe de bois mort
En écoutant crisser la triste cantilène...

Et quand elle eut trouvé les branches du fagot
Qui met la joie en l'âtre et la chaude étincelle
Elle s'en retourna, traînant son lourd fardeau,
Sous les soufflets du temps qui ne voulait pas
d'elle.

Paul TROULLIER.

(Les Chants de la Forêt.)

Comment éviter les maladies vénériennes

sans réglementation de la prostitution
ni police des mœurs, suivi de
Réflexions sur la mentalité des
prostituées et la vie sexuelle
de l'avenir

Dans un article du journal *La France de Nice et du Sud-Est* (1), du 9 mai, qui donne un résumé d'une conférence faite par M. Gilli, professeur des langues romanes à l'université de Bryn-Mawr, Etats-Unis, l'auteur dit : « N'est-ce pas aller un peu loin dans le sentier de la liberté et nos caractères différents permettraient-ils une aussi complète émancipation de la jeune fille en France ? Grave problème sur lequel nous préférons rester neutres. Quoiqu'il en soit, des mécomptes se produisent bien de l'autre côté de l'Atlantique, témoin cette affaire récente où l'on vit le champion de natation d'une université masculine « éloper » avec une étudiante d'une université voisine. Mais ce sont là des exceptions ».

L'article en question ajouté à une remarque que fait l'éminent écrivain Victor Marguerite dans son article, paru récemment dans le même journal sous le titre « Les Garçonnes », où il dit que les mœurs libres en ce qui concerne la vie sexuelle pourraient bien venir de l'Amérique, donnent une idée aussi éloignée que possible de ce qu'est la vie sexuelle aux Etats-Unis, que je connais à fond, pour y avoir pratiqué la médecine ; et, encore à Chicago, où les mœurs sexuelles sont les plus « libres », la population consistant en grande partie, en émigrés européens.

Eh bien, la prudence et pudibonderie anglaise, si critiquée par les Français et autres Européens, n'est rien comparée avec celle qui règne aux Etats-Unis, où le simple fait d'avoir eu des rapports sexuels en dehors du mariage est punissable par les lois !

Mais « chassez le naturel, il revient au galop » ; nous voyons bien la vérité de ce dictionnaire à Nice, où à chaque arrivée d'un navire américain, les marins de tous grades s'empressent de se ruer aux bordels et cafés de prostituées et se promènent fièrement une courtisane au bras dans l'avenue de la Victoire, la principale rue de Nice. J'ai causé avec beaucoup de ces Américains, dont l'enthousiasme pour la liberté sexuelle en France n'a pas de limites ; ILS CONSIDERENT LA FRANCE COMME LE PARADIS TERRESTRE.

Et maintenant, puisque les besoins de la vie sexuelle existent aux Etats-Unis comme ailleurs, comment expliquer que des lois d'une rigueur incroyable tyrannisent à tel point une si nombreuse population ?

Pour donner une réponse, suffisamment explicative de ce phénomène, il me faudrait écrire plus longuement, que ne le permet la place restreinte de cette étude. Toutefois, le caractère des Anglais et des Américains contrairement à ce que les autres peuples pensent, n'a rien à faire avec ce phénomène, car LES SCANDINAVES DE LA MEME RACE NORDIQUE PRATIQUENT UNE VIE SEXUELLE AINSI LIBRE QUE CELLE DES FRANÇAIS et j'en parle également par expérience, étant Danois et ayant longtemps pratiqué la médecine à Copenhague.

Les deux facteurs, qui sont responsables de la tyrannie en matière sexuelle qui règne aux Etats-Unis, ce sont la domination universelle du clergé protestant et la domination non moins universelle de la « Femme honnête ».

Il est compréhensible que tant que la femme dépend non de la collectivité (2), mais d'un homme pour sa vie matérielle et celle de ses enfants, elle cherche à lier l'homme par le mariage. Et les lecteurs des articles de *La France de Nice et du Sud-Est*, journal essentiellement bourgeois, peuvent être assurés que quand la jeune étudiante est partie (« élope ») est un verbe anglais qui peut se traduire par « décamper » avec le jeune étudiant, ce ne fut que pour aller au plus vite au « registry-office » ou au plus proche « clergyman » (prêtre protestant) pour se marier, car aux Etats-Unis le mariage se fait sans aucune formalité, sans préavis, sans autorisation ni consentement des parents et avec la plus grande facilité, mais contrairement à ce qu'on croit en Europe, le divorce ne s'obtient nullement avec une grande facilité, ce qui est illogique.

(A suivre.) Axel Robertson PROSCOWSKY.

(1) Ce journal nouveau fut lancé avec force déclarations démocratiques (dire toujours la vérité, ne cacher rien, poursuivre un haut idéal de justice sociale, etc. les sonnettes archi-connues des quotidiens bourgeois dont, en réalité, l'unique préoccupation est de faire des affaires, et qui méprisent tout idéal). Le rédacteur en chef m'a dit froidement qu'il ne pouvait publier, tout en admettant la justesse de mes observations, rien de ce qui pourrait être « désagréable » aux lecteurs américains. (Note de l'auteur.)

(2) Si la femme dépend de la collectivité, elle n'est pas plus libre que si elle dépend d'un homme, car la collectivité pourra toujours lui imposer des conditions de vie ou elle ne se sentira pas à l'aise pour évoluer. Ce qu'il faut obtenir, c'est qu'elle soit en situation de traiter de gré à gré avec le milieu, de passer contrat avec lui, contrat résiliable, bien entendu. — E. A.

QUESTIONS D'ÉDUCATION MAIS DE MORALE... POINT

Le problème de l'éducation morale est à l'ordre du jour parmi les instituteurs d'avant-garde. Il est paru dans *l'École Emancipée* un certain nombre d'articles sur la question, mais aucun ne la traite d'une manière pratique. De ce point de vue, une seule solution nous paraît logique et nous nous étonnons même que personne n'en ait parlé et qu'elle ne figure pas depuis longtemps sur la liste des revendications syndicales : *Supprimer totalement l'enseignement de la morale à l'école primaire*. Contre l'enseignement de la morale, nous avons des arguments de deux sortes : théoriques et pratiques.

A. EN THÉORIE. — 1° Actuellement, la morale que l'on enseigne peut se diviser en deux parties : A) Un certain nombre de lieux communs : aimer et respecter ses parents, ne pas tuer son prochain, ne pas maltraiter les animaux, etc... notions élémentaires données à l'enfant dans sa famille et depuis sa première enfance — qui par ailleurs ne peuvent pas s'enseigner.

B) Quelques principes acceptables en eux-mêmes : respect de la liberté, de la propriété (1), de l'ordre, travailler est un devoir, etc... mais que l'on doit non pas exposer honnêtement mais cuisiner de manière à justifier l'état de choses actuel qui les méconnaît totalement. Si on ne le fait pas et si on montre l'opposition entre les faits et les principes, l'enfant qui croit aux principes et au bien-fondé des faits, vous prend pour un fumiste. Exemple : Si j'explique que dans l'égalité prix de vente = prix d'achat + bénéfice, il y a vol chaque fois que le bénéfice est plus élevé (en un jour) que la valeur de la journée de travail du commerçant, les élèves qui savent (par oui-dire) que l'épicier du coin qui a fait fortune est un honnête homme, ne me croiront pas. Contre cela, rien à faire : l'influence du milieu où vit l'enfant est plus forte que la nôtre ;

2° Dans une société meilleure, basée réellement sur de justes principes (qui ne seraient pas bien différents de ceux rencontrés plus haut), que deviendra l'enseignement de la morale ?

— Les lieux communs sur l'amour des parents, etc... resteront les mêmes.

— Pour le reste, la morale se bornera à justifier la société existante, ce qui :

A) Sera inutile, puisque les faits seront un enseignement bien plus fort. Exemple : « Travailler est un devoir... l'enfant le saura parfaitement qui ne verra autour de lui aucun oisif et saura que seule la carte de travail donne droit à du pain (2).

B) Il sera nuisible dans le cas où les principes ne seront plus appliqués dans la réalité : à l'école, ils auront si bien pris l'habitude de justifier ce qui est, qu'ils continueront...

B. EN PRATIQUE. — Tout ce que nous venons de dire s'applique à quoi ? A pas grand-chose ; à chaque leçon séparément, et pour chaque leçon aux deux ou trois élèves qui comprennent, et pour ces élèves au moment précis où ils comprennent et s'intéressent à la leçon. Après cela, que reste-t-il des leçons de morale qu'elles qu'elles soient ? — A notre connaissance rien. Pour se rendre compte de leur inutilité, il n'est que d'écouter les stupéfiantes réponses des élèves, la série de non-sens, contre-sens et stupidités — qu'ils débitent avec assurance — quand ils ne restent pas muets comme carpes. Elles sont si bien oubliées que si on pose une question sur la dernière, on obtient une réponse lapidaire : « Il ne faut pas voler », « il faut aimer son pays » se rapportant à une leçon datant d'un mois, mais qui contenait un lieu commun saillant. — Par ailleurs, qui se souvient des leçons de morale qui lui ont été faites à l'école primaire ? Pas nous ni aucun de ceux que nous avons interrogés à ce sujet — alors que des autres matières on a toujours quelques souvenirs.

Aussi, bien plus que tout argument théorique, est-ce son inefficacité qui condamne l'enseignement de la morale à l'école primaire. — M.-L. et J. MAYOUX.

(Notre Point de vue, n° 9.)

(1) Est ma propriété ce que j'ai créé ou acquis par mon travail.

(2) Exemple et non théorie.

EN SOUSCRIPTION

DES GRIS SOUS LA MEULE

suivi de « FLEURS DE GUERRE », par Manuel Devaldés.

Préface de Gérard de Lacaze-Duthiers. — Frontispice de Frans Masereel. — Portrait de l'auteur en photographie.

Un poème, 206 aphorismes et boutades, 6 essais d'inspiration individualiste. — Edition soignée. — Prix de souscription, le volume franco recommandé : France, 6 fr. ; extérieur, 7 fr.

Envoyer les souscriptions exclusivement à E. Poulain, rue Saint-Gervais, Falaise, chèque postal n° 7423, Rouen.

(Mandats internationaux : E. Poulain, rue Saint-Gervais, Falaise, Calvados.) — Il sera accusé réception des souscriptions reçues dans le SEMEUR, de Caen.

Le combat contre la jalousie et l'exclusivisme en Amour

Les amours d'un vieillard

Londres, septembre 1926. — Voici quelques réflexions suggérées par la lecture des documents fournis par P. L. M.

Je suis persuadée qu'un homme âgé, même de 70 ans, est encore très capable d'inspirer de l'amour, un amour sincère et véritable, souvent mieux qu'un jeune homme ; parce qu'il comprend mieux la femme ; il sait mieux lui parler, et a moins d'égoïsme et de fatuité.

S'il n'est pas un vieux gâteux, il peut très bien la rendre pleinement heureuse. Le bonheur de la femme ne réside pas seulement dans l'acte sexuel continuellement répété. Cela quand la femme est intelligente et a l'expérience des hommes.

Ce qui est le cas des femmes dont parle l'auteur de l'article mentionné plus haut.

Il n'en est pas de même pour les jeunes filles inexpérimentées. Celles-là seront plutôt attirées par le beau physique ou la belle allure, le chic d'un jeune homme.

Mais pourquoi une femme de 70 ans, et même de beaucoup, beaucoup moins, n'est-elle pas capable, elle aussi, d'inspirer de l'amour ? Même si elle est très bien conservée physiquement et si elle réunit toutes les qualités morales ?

Serait-ce que les femmes sont plus sensibles aux qualités morales d'un individu, et plus capables de les apprécier ? Alors que les hommes, quels qu'ils soient, n'apprécient que les beautés physiques de la femme et sont indifférents à sa beauté morale. Dans les annonces de camarades demandant une camarade, je remarque qu'ils mentionnent toujours qu'elle doit être jeune, et probablement aussi assez jolie. Alors, les laides et les demi-vieilles que deviennent-elles ?

P. L. M., lui-même, répondrait-il à l'amour d'une femme de 50 ans et s'y intéresserait-il ?

Est-ce pour cela que tant de copains se mettent en ménage avec des jeunes femmes ne partageant pas leurs idées et incapables de les comprendre ?

Que ces copains ne me répondent pas qu'ils émanciperont cette femme, car au contraire, d'après mes propres constatations, ce sont toujours ces copains qui s'enlisent et peu à peu tombent au niveau moral de leur copine, et tout cela parce qu'elle était jeune et possédait une jolie poitrine, ou une belle paire de fesses.

Une camarade de 50 ans.

BI. COUDER-SCOTT.

P. S. Je sais bien que l'article de P. L. M. avait plutôt pour but de prendre la défense des prostituées, et de démontrer combien on pouvait en trouver d'intelligentes parmi elles. En cela, je suis tout à fait de son avis.

Abstinence et grève sexuelle

L'effort de ce journal pour la sincérité des mœurs dépasse en portée ce que bien des libres penseurs anarchisants ou autres peuvent en apercevoir du bout de leur lunette, témoin cet article cité par E. Armand où l'auteur qui n'ose pas se faire connaître ne manque pas toutefois d'une psychologie avertie de l'amour. Il y a certes loin de là avec l'étroite conception où sont ensermés les couples humains.

L'effort épicurien de ce journal est donc bon en soi, puisqu'il postule au droit naturel de jouir, boycotté par quelques hommes qui se sont arrogé le droit d'opprimer, par droit divin ou par mandat de la sottise grégaire.

Ces thèses devraient intéresser au plus haut point non pas seulement les compagnons spéculatifs en matière de sociologie, sociologues en chambre et en pantoufles qui laissent la rue aux communistes et aux camelots du roi se réservant la petite boutique où l'on noircit le papier. Car je n'ai encore aperçu que deux propagandistes dans la rue, mettons trois, si l'on compte Bonnot à l'époque où j'étais chargé de le surveiller, Libertad et Armand, le premier dans la rue même avec sa tignasse, sa béquille redoutable et sa blouse, l'autre dans les bois...

Ces thèses devraient intéresser ces mêmes révolutionnaires qui jouent de la machetta. Un socialiste communiste me disait à Chalons-sur-Saône en 1920 : « Si tu exposais tes théories polygames dans une de nos réunions, tu n'en sortiras pas vivant. » Ils ignorent et ignoreront longtemps qu'il faudrait d'abord libérer le cerveau et plus précisément le cerveau qui commande, paraît-il, les génitoires...

Jc les vois ces épouses et pseudo-épouses plus tyranniques, plus conservatrices que les bourgeois : je les vois ces farouches novateurs plus chauffe-la-couche, plus tremblants que leurs maîtres qui vont d'une maîtresse à l'autre à 80 kilomètres à l'heure, témoin ce directeur d'école professionnelle, maçon, partisan de la femme unique égale de l'homme comme c'est écrit sur leurs temples, et que je trouve à Dijon en tête-à-tête avec sa maîtresse dans un couloir !...

Je voudrais pouvoir démontrer avec preuves à l'appui que l'abstinence, amour plural, polygamie peuvent coopérer en une même tactique révolutionnaire. — L. BONGARD.

ASSOCIATION DE COMBAT CONTRE LA JALOUSIE ET L'EXCLUSIVISME EN AMOUR. Adhésions (5^e liste) : 19. Francine Ducauroy, la Barrerie, au Favril, par Pontgouin (Eure-et-Loir) ; 20. Pierre Bonniel, 8, rue de l'Alma, Grenoble ; 21. René Gégot, boîte 69, Abidjan (Côte d'Ivoire). A. O. F.

Tous les vendredis : LE LIBERTAIRE, organe hebdomadaire de l'Union Communiste Anarchiste, 9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e) ; 40 cent.

Deux fois par mois : LE SEMEUR, organe de culture individuelle, 16, rue Froide, Caen (Calvados) ; 30 cent.

Où un "praticien" prend la parole

14 août 1926. — Mon cher ami. — Vous me demandez de vous permettre de livrer à la publicité les points principaux de notre longue conversation d'hier. J'y consens et vous renvoie à cet effet la transcription que vous en avez faite. Je n'ai pas le temps de la revoir ni de la commenter comme je voudrais, mon cabinet est rempli de patients qui attendent leur tour de visite. Vous voudrez donc bien signer cette « consultation » du nom que j'indique :

1° « Vous avez l'âge que vous vous sentez. » Je n'ai rien à objecter à cette déclaration qui relève de la psychologie et non de mon domaine. Je n'ai rien à y objecter ni comme biologiste, ni comme eugéniste. Vous ne voulez pas vous laisser imposer par le « non-moi » un âge que vous ne vous sentez pas. A merveille. Votre collaborateur, P. L. M., a raison de ne pas vouloir renoncer à l'amour tant qu'il se sent apte à aimer. De même, je continuerai à pratiquer tant que je me sentirai en état de le faire ; d'ordre psychologique, cela.

2° J'approuve sans réserves et suis avec intérêt votre campagne contre la jalousie. Accès de jalousie ou crise de *delirium tremens* se valent et conduisent aux mêmes crimes. Si j'étais le maître, je ferais préventivement interner buveurs de gnole et exclusifs en amour, avec régime de douches et camisole de force, etc. Vous savez que je ne suis pas anarchiste...

3° La phrase que vous m'avez montrée et où il est question de la femme assimilée à une fleur est tout simplement idiote. Que voulez-vous, je ne rédige pas mes ordonnances en vers rimés ou libres : je pense en biologiste. L'être humain, mâle ou femelle, se compose d'un sac de peau au dedans duquel se trouve un squelette et une colonie d'organes dont le bon fonctionnement se dénomme : santé.

4° Durant une première période de 6/7 ans l'être humain se forme. Suivent sept périodes de sept années chacune où l'organisme humain a à se défendre contre l'assaut de l'ambiance. Puis vient une neuvième période — la période de maturité, de 55/56 à 62/63 ans — durant laquelle l'homme sain est le plus apte à procréer, parce qu'ayant victorieusement résisté à toutes les attaques de l'environnement. C'est durant cette période que sa semence est la plus pure et la progéniture engendrée la plus saine.

Vous vous souvenez que les anciens appelaient la 63^e année « l'année climatérique ». Et que les mariages entre vieillards et jeunes filles étaient fréquents. De documents que j'ai en ma possession, il appert que la polygamie n'était autorisée, chez certains peuples, qu'après que « l'âge critique » avait été dépassé (55/56 ans). Or, ces gens-là étaient beaucoup plus naturels que nous.

5° Vous savez que je suis partisan des haras humains. Si j'étais le maître (encore une fois, je ne suis pas anarchiste), je mettrais à part tous les mâles humains de 55/56 à 62/63 ans comme étalons, je les nourrirais de viande saignante, presque crue, de farineux et de salade avec du bon vin à discrétion. Exercice et plein air, cela va sans dire. J'obligerais toutes les femmes saines, de l'âge de puberté à l'époque de la ménopause à leur... rendre visite ; vous pouvez être certain qu'après cinq, six ou sept générations, on compterait sur les doigts les tuberculeux, scrofuleux, rachitiques, syphilitiques, aucune suite n'étant donnée aux conceptions dont les auteurs auraient un âge inférieur.

Quand une de mes clientes, qui se sent du goût pour la maternité, me demande conseil, je lui dis carrément : « Choisissez pour procréer un homme de 55 à 64 ans, sain, exempt de toute tare, chez lequel la maladie n'ait laissé aucune trace et vous me direz des nouvelles du produit... pardon, de votre progéniture.

J'affirme que le tri-centenaire Néstor engendrerait des enfants autrement sains que le bouillant et coléreux Achille.

6° Lorsque j'étais interne à Paris et qu'éclata cette peste qu'on appela « grippe espagnole », j'ai remarqué sans étonnement que les gens âgés s'en tirèrent bien mieux que les adultes, à cause de leur capacité de résistance. Des collègues, qui ont exercé hors Europe, m'ont fait part de leurs observations sur la moindre résistance offerte par les adultes aux épidémies de ce genre.

Un de mes collègues, qui séjourna à Bornéo, m'a affirmé qu'il était de notoriété courante que les grands singes conservaient la faculté génésique jusqu'à la veille de la mort. Ceci a besoin d'être vérifié, mais concorde avec les récits des temps patriarcaux ou matriarcaux qui attribuent la puissance génésique au mâle humain (plus rapproché alors de ses ancêtres) jusqu'à un âge très avancé, jusqu'au retour en enfance.

La civilisation et la nervosité qu'elle

développe est cause de l'impuissance prématurée de beaucoup de mâles humains.

7° Encore convient-il de s'entendre sur le terme « impuissance ». Tous les jours viennent me consulter des névropathes ou des tuberculeux doués de la faculté de coïter fréquemment et même exagérément. Cela n'a rien à voir avec la pureté de la semence. Un homme âgé, sain, sans tare aucune, seulement apte à copuler une fois tous les six mois, engendrera des rejetons d'une santé de fer.

Les enfants de l'amour rentrent dans la catégorie des femmes-fleurs, etc. Trop souvent, ce sont des malheureux qui sont engendrés par leurs parents dans un état de surexcitation telle que c'est parmi eux que se recrute le meilleur de notre clientèle. C'est dans le calme et non dans la passion que doit s'élaborer le produit humain, si on le veut de qualité.

8° Si l'on n'a pas en vue la procréation, mais le jeu, l'amusement sexuel (c'est ce que vous appelez volupté, je crois) — auquel je ne suis pas opposé, d'ailleurs — que vient faire là-dedans l'apparence ou l'âge ? C'est une question de bon joueur ou amateur. De mes « belles » clientes ne me confessez-elles pas qu'un instrument, voire un animal... peut à la rigueur remplir l'office désiré... alors ?

Vous savez que je n'aime pas vos phrases cadencées sur la volupté, la vie dionysiaque, tout votre pseudo-hellénisme. Au point de vue sexuel, tout ce qui n'est pas en vue de la procréation est jeu ou amusement. Mais ce n'est pas plus « divin » ou « artiste » que jouer à saute-mouton ou se promener sur la corde raide.

9° D'ailleurs, puisqu'il est question de jeu ou d'amusement, je m'empresse d'ajouter que les excentricités ou originalités sexuelles n'ont aucunement le degré de gravité des crises d'alcoolisme ou de jalousie. Un excentrique ou original au point de vue sexuel peut être un aussi bon mécanicien, cultivateur ou comptable qu'un joueur d'échecs ou un pêcheur à la ligne. Le danger ne commence que lorsqu'il se frappe, qu'il s'imaginer accomplir des gestes réprouvés, qu'il se sent condamné intérieurement, à cause de ses croyances ou de son éducation sociale. Un bon médecin interviendra toujours, dans de semblables cas, pour dissiper ce malaise psychique et fera comprendre à celui qui le vient consulter que « le jeu » n'est pas un acte social répréhensif. Mais combien de mes collègues sont esclaves eux-mêmes des préventions sociales !

10° Il est exact que maints hommes et femmes de plus de 63 ans, souvent bien plus âgés, ont un désir violent et continu de recevoir et de donner des caresses à des personnes d'âge très jeune par rapport à eux. Aux uns, fortunés, malgré ma répugnance, je conseille le recours à la prostitution, hélas ! Aux autres et aux femmes, j'ordonne, à contre-cœur, des drogues dont je n'ignore pas l'effet débilissant, plus que débilissant parfois.

La répression pénale joue aussi dans des cas absolument inoffensifs et ne solutionne rien. Mes observations me montrent chaque jour que l'aigreur, la mauvaise humeur, la méfiance des « vieux » a son origine profonde dans l'insatisfaction de leurs besoins affectueux. Et je rêve, pour les très vieux, de maisons de retraite avec des infirmières, des infirmiers spéciaux, tendres, aimants... des « camarades » comme vous écrivez.

11° De même que je suis partisan de la fusion des races et des couleurs, j'opine en faveur de la fusion des jeunes et des vieux. Je voudrais que tout homme eut des « amies », toute femme des « amis », jeunes, adultes, âgés, ceux-ci compensant ceux-là. Si j'étais dictateur, j'imposerais par décret cette mesure de saine harmonie sociale.

12° Je mets au défi quiconque de me prouver qu'il ait été fait une œuvre réellement synthétique avant la période 55/64 ans et même avant 63 ans. De la création, de l'imagination, de l'analyse, oui — de la synthèse, non, de la synthèse réelle, non, non ! !

L'antiquité n'était pas si routinière qu'il semble en confiant aux « anciens » la gestion de la chose publique, la solution des différends entre particuliers. Elle était plus « nature ». — A vous. — D' PANGLOSS.

Les Compagnons de "l'en dehors" (1)

N° 17. SAN MATEO (Californie). Reçu 25 fr. — JEAN, HAMELIN, FRAUCHIGER, SIEURAC, envoyé — GUENOT : rectifications erreur. AVONS écrit. Rectifier ainsi adresse n° 3 : 1, rue Bosquet, Montrouge.

Les Compagnons sont priés de prendre bonne note du contenu de l'enveloppe renfermant l'envoi de la liste d'adresses.

(1) Toute lettre concernant les COMPAGNONS DE L'EN DEHORS, toute demande d'admission, toute communication quelconque relative au Milieu qu'ils constituent, est mise sous enveloppe portant la suscription : « Les Compagnons de l'en dehors », laquelle est incluse en une seconde enveloppe à l'adresse de E. ARMAND, telle qu'elle est indiquée dans le numéro courant de l'en dehors. Tout envoi d'argent, sous quelque forme que ce soit, est fait audit nom de E. ARMAND.

Glanes, Nouvelles, Commentaires

Henri Gauche

Henri Gauche (René Chaughi), dont tous les camarades connaissent surtout la brochure « L'Immoralité du mariage », vient de mourir à 56 ans.

Gauche avait débuté dans le mouvement anarchiste vers 1892. Il fonda alors « La Revue anarchiste » qui parut jusqu'en 1894 et eut environ une quinzaine de numéros. Il donna aussi quelques poèmes à La Plume et collabora à divers organes de cette époque.

Inquiété vers 1894, au moment où la propagande par le fait remplissait de frousse la courageuse bourgeoisie française, Gauche se réfugia en Belgique, puis en Hollande, où il fit encore paraître quelques numéros de la Revue.

De retour à Paris, il fut l'un des premiers collaborateurs des Temps Nouveaux où, pendant près de vingt années, il donna presque chaque semaine d'excellents petits articles frappés au bon coin.

Quelques-uns, plus copieux, furent réunis en brochure, tels « L'Immoralité du mariage » qui eut depuis de multiples éditions et fut traduite dans les principales langues.

« La Brochure Mensuelle » a réédité récemment, sous le titre Les Trois Complices, trois de ses bons articles : « Les Tueurs », « Les Faiseurs de Pluie », « L'Homme qui juge ».

Ce fut un bon camarade aussi sincère que modeste et son activité discrète n'en fut pas moins utile.

La mort d'Ellen Key

Nous apprenons la mort, à 78 ans, d'Ellen Key, l'auteur de l'Individualisme, un volume d'essais qu'édita la maison Flammarion. Cette Suédoise était une féministe qui insista beaucoup sur l'importance de la maternité pour la femme. The Birth Control Review de New-York synthétise en quelques lignes sa propagande dont l'essence était que « les femmes devaient se développer fémininement, en tant que mères ; elles n'atteindraient jamais leur pleine stature en se confinant dans les moulures de vie créées par les hommes. Il n'était pas désirable qu'elles suivissent l'exemple fourni par l'homme dans l'éducation, l'industrie, les affaires, les professions, la politique si le but poursuivi était de rendre le monde un lieu où les petits enfants pourraient se sentir à leur aise. Les hommes n'y étaient point parvenus. Le monde, au point de vue de l'enfant, était un insuccès. Il appartenait aux femmes de le recréer et pour y arriver il était nécessaire qu'elles fissent appel au développement de leurs qualités maternelles — par la maternité responsable, librement voulue. »

Ellen Key avait touché à d'autres sujets que celui de la maternité libre qui lui avait valu tant de critiques, elle avait combattu pour le droit de grève et les libertés syndicales. Quinze ans durant elle fit des cours et des conférences à Stockholm, à l'Institut populaire du Dr Nystrom, l'auteur de la « Vie sexuelle et ses lois ».

Dans la pratique, elle demandait que personne d'autre que la mère n'intervint, jusqu'à 8 ans, dans l'éducation de l'enfant. Mais elle voulait que toute femme apprit l'hygiène infantile, la psychologie, fit un an d'apprentissage comme infirmière, etc. de manière à pouvoir élever sa progéniture de façon convenable.

En marge des Compressions sociales

Association Paysanne-Anarchiste

Les adhérents de l'A. P. A. sont informés que le camarade COUESPEL, apiculteur-éleveur, a bien voulu se charger de la partie administrative du secrétariat provisoire, en attendant la désignation d'un titulaire.

Toute la correspondance et les envois de fonds devront donc être désormais adressés à R. COUESPEL, rue du Moulin, Mantes-la-Ville (Seine-et-Oise).

Désire connaître maçon qualifié, possédant outillage, initiative, désireux séjour jolie campagne Sud-Ouest. Serait chargé remise en état bâtiments ferme. Aucun salaire, mais nourri, logé, blanchi, contre 4 heures travail effectif. Un garçon lui serait adjoint. Toute faculté chasse, bois de la propriété. Joindre 1 fr. pour transmission à G. DOSIER.

La libération individuelle

A R. GÉOR. — Vous avez contracté le paludisme à la Côte-d'Ivoire, dites-vous. Personnellement, je n'en suis pas autrement surpris. D'avance, vos communiqués me permettaient de supposer que cette agréable maladie pourrait fort bien être le souvenir le plus tenace que vous rapporteriez de cette région.

Voulez-vous, mon camarade, pour engourdir un peu l'exaspération de la fièvre, prêter l'oreille, quelques instants, aux bavardages d'un vieillard — je vous suppose encore très jeune — qui, bien avant vous, a aussi quelque peu roulé sa bosse, à la poursuite de la Cavale, rarement atteinte, de la Libération individuelle ? ...Parti sur le tour de France à 15 ans... j'ai tour à tour goûté aux piments de la Catalogne, dégusté le gros rouge de Lisboá, mâchonné les cacahuètes de Dakar, lampé le Maté des Jésuites, déchiqueté la carne seca de la Pampa, hûmé le nectar de Santos. J'ai aussi traîné des guêtres en quelques autres lieux. Je ne suis pas encore allé aux îles Gambier : j'attends que le franc remonte à vingt sous pour cela...

Or, après avoir roulé pendant des années, observé avec sagacité, étudié, comparé, disséqué, mûrement réfléchi ; après m'être rongé d'inquiétudes sur le lieu idéal où installer mes petites ambitions ; après avoir soupesé

les avantages de telle région, évalué la richesse de telle autre, mesuré les attitudes, classifié les latitudes, j'ai enfin à l'automne de la vie — il était temps ! — fini par découvrir, subitement, sans plus le chercher, ce lieu idéal, où vivre il fait bon, et que des dizaines de milliers de kilomètres antérieurs ne m'avaient jamais permis de rencontrer !...

Je vous le dis en confiance — n'allez pas en parler aux noirs qui vous entourent — cette contrée que j'avais traversée en tous les sens, sans la voir, vingt années auparavant (obnubilé que j'étais par des visions d'autre-mer) est encore ignorée de ses propres habitants.

Vous rentrerez prochainement en Europe, nous dites-vous ; je ne sais si, à ce moment-là, il y restera encore beaucoup de place disponible. Cependant, je vous engage, vivement, à vous y arrêter quelques semaines, avant votre prochain départ, pour la conquête de l'île Béri-béri ou la colonisation de l'archipel des Scorbut.

Et, ouvrez grands les yeux sur ses vallées magnifiques, sur ses vergers opulents, gardez-vous d'être immergé par les vagues de ses blondes céréales. Courez au long de ses fleuves du Sud-Ouest, enivrez-vous des grappes lourdes et mauresques de ses vignes ; bondissez, s'il vous demeure quelque liberté, des gras pâturages de Normandie aux douces oliveraies de Provence ; arrêtez-vous, songeur, aux monuments mégalithiques de sa farouche Bretagne, entendez tinter les claires sonnailleries des troupeaux Francs-Comtois ; dégustez le bon lait des tendres brebis des hauts pics d'Auvergne.

Et, si vous avez bien vu et bien observé, mon camarade, vous direz, comme ce vieux radoteur qui va signer ces lignes — après avoir usé sa bosse aux aspérités d'un globe mal raboté — qu'avec un hectare et une mesure, quelques ruches et deux chèvres folichonnes au long de la poissonneuse Dordogne, il est encore possible de vivre, pour la moins aussi librement qu'ailleurs, et même de bien vivre, sous le doux ciel que n'ont jamais contemplant les favorisés aveugles qu'il abrite, et qui vit luire le clair regard des Elisée Reclus ; qui sentit vibrer l'infinie délicatesse des sentiments d'un Ernest Courderoy... — G. CUL-TERREUX.

Il va sans dire que ce point de vue n'engage en rien l'en dehors, où l'on est partisan que chacun fasse ses expériences et où l'on considère que ce n'est pas seulement la jeunesse que forment les voyages, mais tout autant la jeunesse que la vieillesse. D'ailleurs là où notre correspondant a échoué ou a été pris d'une crise de nostalgie, d'autres ont réussi et se souviennent à peine du sol qui les a vu naître. — E. A.

Une communauté d'artisans à Waldhofen-sur-Ybbs

Erkenntnis und Befreiung nous apprend que non loin de Waldhofen, en Autriche, se trouve un petit groupe d'artisans composé de sept personnes, qui constituent un lot de producteurs indépendants au milieu du vaste océan du capitalisme. Pour pouvoir se retirer autant que faire se peut, c'est sur leur gain qu'ils ont prélevé de quoi s'acheter du terrain, ensuite ils se sont procuré sur leur propre travail, outil après outil, machine après machine. A l'heure actuelle, ils possèdent la force motrice électrique, un tour, etc.

Point de statuts écrits ou de règlements au sein de l'association. Point de propriété ou d'argent personnel. Chaque associé a son travail à lui, c'est son domaine propre, où il crée comme il veut, comme il peut. Ce n'est que quand la nécessité s'en fait sentir qu'on aide les camarades. Les objets fabriqués sont des candélabres, des vases, des boîtes, toutes sortes de jouets, sans style uniforme, sans méthode unique et restrictive de l'originalité.

Cette petite communauté est située à une heure de marche de Waldhofen. Elle est à son début, naturellement. Elle consiste en un beau bâtiment d'habitation en bois, originellement conçu et exécuté, en un jardin maraîcher, des ruches. Les associés sont des abstinentes, des végétariens, ne fumant pas et ne portant en fait de vêtements que le strict nécessaire. Ils ont une apparence florissante, tout autant au point de vue de la santé et de la force que de la beauté. Sous leur influence, on a établi une auberge anti-alcoolique. Ils s'occupent de la protection des animaux, tiennent chaque semaine des réunions, etc.

Ce ne sont cependant pas des anarchistes, puisqu'ils acceptent un subside de 1.500 schilling du gouvernement provincial de la Basse-Autriche. Ils ont exposé à la Foire de Leipzig, à l'Exposition d'hygiène de Vienne, à des Expositions régionales. Ce ne sont cependant ni l'Allemagne, ni l'Autriche qui offrent des débouchés à leurs produits, mais les Pays-Bas, l'Angleterre, la Suède.

"The New Society"

D'après The Road to Freedom, des camarades Israélites de Los-Angeles, en Californie, ont l'intention de créer une « Société libre » aux environs de cette grande ville, à 15 ou 20 miles à peu près. Des pourparlers sont déjà engagés pour l'achat de terrains. Un grand nombre de camarades qui ne faisaient plus parler d'eux depuis longtemps se sont émus en entendant parler de cette initiative et ont contracté des engagements afin d'en assurer la réussite. Tous autres renseignements seront donnés par A. Rogat 3185 Blanchard Street, Los-Angeles, Calif. (Etats-Unis).

Mario Mariani : UN PAUVRE CHRIST. Roman d'après guerre d'un petit bourgeois, 6 fr. 50.

PAYSAGE

Des canaux affairés que flegmatiquement sillonnent les chalands. Un sol troué de mines. Des masures menues, rouges, sans ornement. Des arbres étioilés. Géantes, des usines.

Des prairies d'un vert tendre où de gras ruminants se prélassent. Hardis, des beffrois qui s'élancent dans un ciel bleu lavé. Assoupi, somnolent, des villages, parfois des villes, au silence.

Nostalgique. Evoquant des jours qu'on dit meilleurs. En des cités où l'industrie règne en maîtresse. Des pignons, des clochers, des carillons. Ailleurs des digues contenant une lame traitresse.

La quiétude voilant l'amour des dieux anciens. La volupté de vivre au fond du cœur suprême. Sous un mystique enduit des appétits païens : Telle j'ai vu la Flandre et telle encore je l'aime.

Lille, Grande-Place, 26 août 1926.

E. ARMAND.

AURORES LOINTAINES

J'étais bien peu âgé ; j'avais à peine treize ans, que la vie ardente et joyeuse douait de tant de beauté les aubes annonciatrices d'espérances et de visions, de songes et d'idéaux, les significations cachées des chants de révolte ; me parlait de la redemption des ignorants ; m'incitait aux gestes grandioses ; me baisait dans la sourire de la lutte.

Je me souviens des beaux jours ensoleillés... des tant bonnes causeries sociales... de ma philosophie précoce et négligée... qui faisait (et je n'en suis pas enchanté) verser des larmes à mon père, catholique et croyant...

Je me souviens de la première aurore ensoleillée, qui fit bouillonner mon sang en mes veines ; du premier verbe pur et audacieux, qui me prit cerveau et âme, et m'emporta dans des mondes nouveaux.

Ah ! cette époque merveilleuse, sombre cependant, où l'idée vous était si chère, que rien n'aurait fait tourner casaque à un militant anarchiste : ni le plomb, ni la faim, ni la mort, ni les promesses dorées, ni le lucre somptueux ; quels compagnons auraient trahi alors ou retourné sur leurs pas ?

Ah ! cette foi magnifique, cette beauté dans la pensée et dans la constance héroïque ; et tout cela presque sans sentiment de peine, de fatigue, de douleur quel amour alors pour l'idée de la Liberté, quelle irradiation de miraculeuse combativité !

Où en sommes-nous ? Où êtes-vous maintenant ?

Ames héroïques aux verbes lointains, dispersées tout à travers ce monde tragique ; dans la rougeur des aurores quotidiennes, ressuscitez plus vivantes encore, par milliers et par myriades. — Giovanni ROLANDO.

SOLITUDE

Marcher seul sur la grand-route des hommes, c'est porter en soi toutes les peines et les douleurs gagnées dans les combats où toujours les faquins, les tyrans et les flagorneurs restent victorieux.

Ne plus vouloir se mêler à la foule traitresse et aveulée, ce n'est point ne plus vouloir affirmer sa « puissance », mais orienter son être vers un but plus lumineux et plus grandiose.

Seul, — sans jamais renier les quelques bienfaits reçus dans la dure bataille qu'est la vie — l'individu continue son chemin en ayant comme armes de défense ces trois grandes choses : le courage, la sensibilité et la méditation.

Le grand solitaire répondra toujours présent à l'appel lancé par ses frères de lutte, c'est-à-dire quand les indomptés et les indomptables seront chancelants, il saura — avec l'aide de son cœur toujours riche d'émotions et son cerveau toujours avide de conquêtes subjectives — les aider à franchir le pénible moment où tout être tente de perdre son équilibre.

Dans la solitude, l'individu n'abandonne pas ces principes, il les renforce tout au contraire jusqu'à l'extrême, afin de se sentir lui intensivement. Son scepticisme social n'a rien à voir avec le scepticisme des dandys extérieurs et des lâches qui ne savent que prendre sans jamais donner ; il est la digne représentation des rancœurs, de l'amertume et de la mélancolie.

Savoir et pouvoir résister à toutes les secousses de la solitude, c'est se forger une âme altière et se construire un sensorium capable d'enregistrer tous les faits objectifs au maxima.

Solitude?... rempart des caractères bien trempés et des cœurs généreux, je t'aime parce qu'à ton contact l'individu peut se hisser jusqu'aux plus hauts sommets de la Pensée sans jamais pour cela abandonner l'utile action qui déroute et les bluffeurs et les faiblards. — A. BAILLY.

RABELAIS ET LES UTOPISTES

Les découvertes de nouveaux mondes apportèrent avec elles la soif de l'or, la syphilis, l'anéantissement ou la réduction en esclavage des aborigènes, la capture et la traite des nègres, la renaissance de la piraterie maritime comme on la pratiquait au temps des Vikings et des Normands. Elles inspirèrent les créateurs d'Utopies (1) qui ne s'élevèrent que rarement au-dessus de l'esprit de leur temps, comme on s'en rend compte quand on les étudie de près. C'est ainsi que prit naissance le rêve, le désir des *Iles bienheureuses*, des *Eldorados*, qu'avaient préparé et entrepris depuis des siècles les légendes de Saint-Brandon, du royaume du prêtre Jean, des souvenirs des campagnes d'Alexandre, des voyages de Marco Polo et de John Maundeville, des temps enchantés du roi Arthur, de la Table Ronde et des chevaliers du Graal...

C'est alors que François Rabelais écrivit son célèbre *Fais ce que voudras* et bâtit son abbaye de Thélème (*Gargantua I*, 52-57). Rabelais avait vu la misère de son époque — sa terrible peinture de la guerre l'indiquait suffisamment. Il ne se sentait pas l'âme d'un réformateur ou d'un révolutionnaire, mais il trouva du plaisir à décrire un milieu de liberté, où le côté économique serait négligé et où on placerait avant tout l'utopie des plus ardentes jouissances de la vie. Comme presque tous les utopistes, il tenait plus à son siècle qu'il ne se l'imaginait lui-même, et son manoir raffiné, il le dépeignit dans le même esprit que Thomas Morus son Angleterre idéalisée et Campanella sa république italienne et théocratique.

Quoi qu'il en soit, Rabelais se plut à dépeindre la liberté sous de brillantes couleurs et c'est là l'intéressant pour nous. Non point une vie sous une autorité quelconque. On se souvient que Gargantua ne voulut bâtir « murailles au circuit ». — « Voyez et non sans cause, approuva le moine, où mur y a et devant et derrière, y a force murmure, envie et conspiration muette... Les deux sexes ne se regardaient pas en chiens de faïence... » telle sympathie était entre les hommes et les femmes que par chacun jour, ils étaient vêtus de semblable parure... (*)

« Toute leur vie était employée non par lois, statuts ou règles, mais selon leur vouloir ou franc arbitre ; se levaient du lit quand bon leur semblait ; buvaient, mangeaient, travaillaient, dormaient quand le désir leur venait. Nul ne les éveillait, nul ne les parforçait ni à boire, ni à manger, ni à faire chose autre quelconque. Ainsi l'avait établi Gargantua. Et leur règle n'était que cette clause « FAIS CE QUE VOULDRAS » parce que gens libres, bien nés, bien instruits, conversant en compagnies honnêtes, ont par nature un instinct et aiguillon qui toujours les pousse à faits vertueux et retire du vice, lequel ils nommaient honneur. Iceux, quand par vile sujétion et contrainte sont déprimés et asservis, détournent la noble affection par laquelle à vertus franchement tendaient à déposer et enfreindre ce joug de servitude : car nous entrepreneurs toujours choses défendues, et convoitons ce qui nous est dénié... Par cette liberté, entrèrent en louable émulation de faire tous ce que à un seul voyaient plaire. Si quelqu'une ou quelqu'un disait : « Buvoins », tous buvaient. Si disait : « Jouons », tous jouaient. Si disait : « Allons à l'ébat des champs », tous y allaient... »

L'humanité aurait retiré plus de profit à suivre l'exemple émulateur des Thélémites qu'à adopter les haïnes qui se sont succédées du XVI^e au XX^e siècle, du fanatisme religieux au fanatisme nationaliste. Ces quelques mots de Rabelais ne furent jamais oubliés par les petits cercles d'esprit avancé (2). Dans le *Travailleur* de Genève, en 1878, Elisée Reclus a appelé Rabelais notre « grand ancêtre ».

Depuis cette époque, on note çà et là quelques utopies à allure libertaire. Par exemple, dans le *Monde Savio* (le monde sage), qui fait partie de l'ouvrage intitulé *Mondi celesti, terrestri ed infernali, degli academici Pellegrini* (Venise, 1562, pp. 172-184, livre qui eut plusieurs éditions à ce moment-là) par A. F. Doni. Dans *L'Illustration* du 16 mars 1850 (Paris) ces quelques pages ont été rapprochées du Phalanstère de Fourier (d'après la traduction française de 1878). Dans les *Aventures de Télémaque*, Fénelon a glissé une petite idylle communiste libertaire, les paysans de la Bétique (chapitre VII). Les *Lettres persanes* contiennent également un tableau de vie libre : celui des Troglodytes en Arabie. Dans ses voyages de Hans Kiekindiwelt dans les quatre

(*) « A l'issue des salles de logis des dames se tenaient postés des coiffeurs et des parfumeurs par les mains desquels passaient les hommes quand ils visitaient les dames ». A rapprocher du rôle des odeurs dans les ouvrages du marquis de Sade et du nom du Père Thélème qu'on trouve dans le premier tome de « Juliette ». (N. D. L. R.)

parties du monde et dans la lune, l'écrivain allemand G. F. Rebmann (Leipzig et Gera 1794) décrit une petite république communiste libre : celle d'Abenazar...

La première utopie où, non plus à titre d'épisode mais comme système, on présente une société basée sur l'absence de lois ou d'Etat est l'ouvrage de Gabriel Foigny, les *aventures de Jacques Sadeur dans la découverte et le voyage de la Terre australe*, qui vit le jour en 1676 à Genève et fut réimprimé à Paris (1692 et 1705), à Lyon (1696), à Amsterdam (1732). La dernière réimpression de ce roman se trouve dans la grande série des *Voyages imaginaires, songes, visions et romans cabalistiques* (Amsterdam [Paris] 1787-1789). Ce Foigny était un ancien moine franciscain, qui vécut à Genève et aux environs, et en Savoie. Il finit par mourir dans un cloître. Son livre est la description d'une société sans état et sans loi, créée par un peuple hermaphrodite. Ce système, qui manquait de mise au point, fut relégué dans l'ombre (mais non absolument) par l'*Histoire de Sévarambe* (1677-1679) de Denis Vairese, l'utopie socialiste-autoritaire la plus connue de son temps. Les utopies antiétatiques deviennent alors rares, au contraire des utopies social-autoritaires, qui se rencontrent plus souvent.

Un demi-siècle avant le livre de Gabriel Foigny avait paru *L'Homme dans la Lune*, voyage de Dominique Gonzalez « aventurier » espagnol (par Francis Godwin, Londres 1638, traduit en français en 1666). Cette utopie comporte bien un roi, mais comme toutes choses croissent par leurs propres moyens, aucun travail n'est nécessaire. Il n'y a pas besoin de loi, car on ne connaît ni procès, ni dispute. Il n'y a pas besoin de médecins ni de législateurs, car les habitants de ce pays ne se livrent à aucun excès et l'air est si doux qu'on n'entend jamais parler de maladie.

Une utopie originale est la *République des Philosophes* ou *Histoire des Ajacéens* (Genève 1788, sans nom d'éditeur). Là, il est question d'un peuple qui ne possède ni livre saint ni loi écrite. Il se conforme simplement aux données de la saine raison et aux principes dont la source est la nature elle-même, principes dont l'évidence et la certitude sont impossibles à nier... Ils agissent à l'égard d'autrui comme ils voudraient qu'on agisse à leur égard... Ce deuxième principe domine toute leur activité politique et civile... Ils considèrent la Nature comme leur mère. Eternelle dans son existence, souverainement parfaite dans son être, elle donne la vie à toutes ses créatures et avec elle les moyens de la conserver et de l'entretenir. Elle est aussi leur divinité.

Plus tard, dans le *Compère Mathieu*, de Dulaurens (1766, très souvent réimprimé) on trouve la description d'un peuple asiatique « ... doux, humain, noble, audacieux, dépourvu d'orgueil et ignorant la jalousie — qui ne connaît ni lois, ni religion, ni préjugés. Un digne vieillard est le père de cet heureux peuple, mais non son chef. Il n'a rien à exiger de ses enfants et n'a rien à leur commander ; son seul rôle est de leur dispenser de paternels conseils (3) ».

Un genre nouveau d'utopie fut inauguré par le *Robinson Crusoe* de De Foe. Là aussi il s'agit d'un vie commun mené par des isolés pour lesquels l'Etat n'existe pas, jusqu'à ce qu'ils en aient créé un pour leur usage. Peu de penseurs libres voutèrent cependant se préoccuper de ce problème. Quelques écrivains, par contre, agitèrent la question des « enfants de la nature », des êtres élevés en marge de la civilisation, question mise à la mode par l'*Emile* de Rousseau. On pourrait peut-être considérer l'*Elève de la Nature* par Beauvieux et sa description d'Aristie, la capitale de l'île de la Paix, comme teinte de libéralisme (cet ouvrage a eu plusieurs éditions, 1774, 1775, 1796, etc.). Dans la même catégorie on pourrait placer *Imirce ou la Fille de la Nature* (1796, par Dulaurens dont nous venons de parler), *L'Homme du Mystère*, par R. C. Maturin (édition française 1821), histoire indienne.

Une autre espèce d'utopie, c'est celle constituée par les comparaisons que suscite dans l'esprit du civilisé une visite rendue dans un pays imaginaire ; ou dans l'esprit d'un Utopien, un séjour parmi les civilisés. Les visites des Utopiens à Paris sont plus fréquentes que les voyages des Européens en pays utopique, dont le type se trouve dans les *Voyages de Gulliver*, de Swift, allégorie satirique qui obtint un succès vif et prolongé... Les *Lettres persanes* de Montesquieu (1721) furent suivies et imitées par les *Lettres juives* et les *Lettres cabalistiques* du marquis d'Argens, les *Lettres égyptiennes et anglaises* (1784), les *Lettres ivoiroises* (1752), les *Lettres d'Osman* (1735), etc. Une critique plus directe encore se trouve dans *Le Sauvage de Taïti aux Français* (1770). A la même époque, les écrivains avancés se préoccupèrent des atrocités coloniales (Marmontel, dans

l'Histoire des Incas ; Diderot, d'Holbach, Pechméja, Naigeon, etc. dans *l'Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, paru sous le nom de l'abbé Raynal).

Dans la littérature que suscita cette question spéciale, il y a à glaner au point de vue anarchiste. A commencer par les *Dialogues de Nicolas Gueudeville*, ou *Entretiens entre un sauvage et le baron de Hontan* (1704). Puis le *huron* fut le type du sauvage idéal deux générations durant. Ensuite vint le *tahitien*, mis à la mode par les voyages de Bougainville. C'est alors que Diderot écrivit son célèbre *Supplément au voyage de Bougainville*, pamphlet profondément pénétré de l'esprit anarchiste et que les anarchistes contemporains ont maintes fois réédité et traduit en de nombreuses langues (4). — Max NETTLAU.

[Adapté par E. Armand, d'après le chapitre IV de « Der Vorfrühling der Anarchie ».]

(1) Dans sa *Cosmographie* (1544) Sébastien Münster parle des « îles nouvelles » dont les habitants vivent libres de toute autorité, ne connaissent ni bien ni mal, ne punissent pas les malfaiteurs, n'instruisent pas leurs enfants... N'ayant aucune loi, ils ont autant de femmes qu'ils veulent et quand ils en sont fatigués les renvoient... On ne leur connaît point d'images de Dieu, et on n'a trouvé chez eux ni églises ni maisons de prière...

(2) Rabelais a inspiré quelques écrits, celui du républicain Guinguenot : DE L'AUTORITÉ DE RABELAIS DANS LA RÉVOLUTION PRÉSENTE OU INSTITUTIONS TIRÉES DE GARGANTUA ET DE PANTAGRUEL (En Utopie, 1791) ; Le *Rabelais Populaire*, du vieux socialiste Alfred Talandier ; Les *Thélémites de Rabelais et les Harmoniens de Fourier*, par le fourériste E. de Pompery (Paris, 1892).

(3) On peut citer aussi : Les *Eleuthères dans le Nouveau Monde*, poème par M. Le Saire (à Eleuthéropolis, Paris, 1781 ; eleutheros en grec veut dire libre). Singulier et énigmatique est le livre intitulé *Zilia et Agathide ou la Volupté et le Bonheur*, par M... (à Madrid [Paris] 1787). Enfin *l'Histoire de Calejava ou l'île des hommes raisonnables*, par Claude Gilbert (Dijon, 1700), livre dont il n'existerait plus qu'un seul exemplaire.

(4) La dernière réédition en français a été faite par « La Brochure Mensuelle ».

Différents visages de l'INDIVIDUALISME ANARCHISTE

L'Anarchisme Individualiste

Cette étude est intitulée « l'anarchisme individualiste » afin que le lecteur puisse, dès l'abord, comprendre clairement que je suis hostile au communisme anarchiste, tel qu'on entend ce terme aujourd'hui. Bien que le vocable anarchisme n'implique pas en lui-même de plan social défini, mais une protestation contre l'autorité coercitive, il a cependant été tacitement convenu qu'il s'entendait d'un système de société où se trouve abolie l'institution de la propriété privée. Se rallier à l'anarchisme présuppose qu'on a donné deux méthodes d'en finir avec un mal social, la préférence ira à celle des deux méthodes qui implique le moins d'empiétement sur l'individu. L'erreur du communisme, selon moi, c'est de prétendre que le malaise social actuel provient de la liberté illimitée de passer contrat, alors qu'il néglige que dans la branche la plus importante des relations humaines — la méthode de diffusion de la confiance mutuelle entre les individus — l'Etat est intervenu violemment durant des siècles avec des résultats désastreux pour l'équité et la prospérité sociales.

Mes lecteurs, qui sont anarchistes avant d'être communistes, trouveront peu de sujets plus dignes d'étude que le mécanisme des rapports qui relient le capital au travail, en un mot l'argent.

Considérons un moment ce qu'il faut entendre par « l'avance » faite par le capital au travail. Lorsqu'un homme a produit davantage que ses besoins, il se trouve en position de faire un prêt à quelqu'un d'autre, lequel, nanti de ce capital, se trouve à même de produire à son tour. Là où n'existe pas une parfaite confiance mutuelle, l'emprunteur fait au prêteur un billet promettant de rembourser le prêt à telle date. Le prêteur peut désirer acheter des produits avant l'échéance du billet, et il se peut aussi que les étrangers n'acceptent pas la signature de l'emprunteur ; de là la nécessité d'un tiers dont la fonction est d'endosser les billets de toute personne digne de confiance. Ce tiers a pour pro-

ENTENTE ANARCHISTE

DIMANCHE 10 OCTOBRE

Journées de plein air au TAPIS VERT, près la fontaine Sainte-Marie (Bois de Clamart-Meudon). Rendez-vous Porte de Versailles à midi, station du tramway.

Moyens de communications : Tramway Hôtel de Ville-Clamart (terminus). — Chemin de fer Invalides (station Meudon-Val-Fleuri).

L'aspect comique

Le Comique est la Dissonance considérée du haut de l'Imperturbable. La vie est un contre-temps. La vie est une rencontre entre le « Je veux » et « Tu ne le feras pas ». La vie, c'est l'esprit à l'affût d'une alouette. La vie est ce que vous voudrez, mais le hiatus entre ce que vous voulez et ce que vous n'atteignez pas est le grand motif à humour dans l'art, la littérature, les revues.

Spencer a écrit quelque part que le rire est causé par une « incongruité descendante ». En bon anglais, une « incongruité descendante » est une culbute inattendue. L'homme décrivant une parabole à la suite de sa glissade sur la pelure de banane du Hasard, voilà la cause du rire inextinguible qui de l'Olympe se répécute jusque sur Broadway ou les grands boulevards.

George Meredith nous explique que le comique est le rire de la Raison. Il aurait pu ajouter que la raison est le rire des Emotions.

Le sourire est la lueur scintillante qui illumine la larme. Le comique est le tragique saisi au vol. L'humour est la sauce pimentée qui donne à la vie son parfum. C'est la joie qui nous garde en équilibre mental.

Le tragique est ridicule parce qu'il ignore le sens des proportions. L'Aspect Tragique met aux prises l'homme avec l'homme. L'Aspect Comique met aux prises l'homme avec l'univers. L'un enregistre les heurts de la personnalité. L'autre enregistre les chocs de la molécule malveillante contre l'irrévocable.

L'Aspect Tragique est défectueux, parce qu'il se prend au sérieux et bombarde l'éternité de ses pleurnichements. L'Aspect Comique est la perfection même : il ne prend rien au sérieux, jette le menaçant dans l'insatiable gueule du Temps, empale l'Inévitable sur la pointe d'un sourire.

L'Aspect comique est égayant. Il franchit les barricades de la courte vue en sautillant. Il sait ce que valent toutes choses. La Science ? — Simple machonnement dans le vide. La Vie ? — une parenthèse affirmative entre deux négations. L'honneur ? — une marotte pour les idéalistes. L'amour ? — une excitation vasculaire. La moralité ? — une invention ingénieuse du primordial imposteur : l'Etat. Tra-la-la !

Hop là ! Tendez vos cerceaux, maître des cérémonies, pour que l'acrobate les traverse et les déchire en menus morceaux.

L'Aspect Comique est l'aspect cosmique. Le monde du temps et du hasard ne signifie rien par lui-même. Le Dénigreur qui créa l'univers est le Browning des ingénieurs célestes : du style sans idées. Le monde, c'est le chaos poussé au dramé. La terre est un torse Farnèse planté au milieu des sculptures planétaires. La vie est un problème de contingences. Rien n'aboutit. Les actions sont des riens filés par une Araignée syncope. Le temps est un flâneur qui joue aux quilles. Que vous buviez, dormiez, tiriez la langue à Croquemitaine ou jetiez obliquement des crachats à la face du Sort — le résultat ne variera pas. Vous finirez par vous dissoudre en fine pourriture.

Regardez-vous en passant à la lueur de l'Aspect Cosmique-Comique. D'une perspective donnée, contemplez vos girations et vos virements sans but. Laissez-là votre humeur boudeuse. A force de mijoter dans votre marmite, vous contaminez l'atmosphère. Vos désillusions sont génératrices de bactéries. Vous faites le lit des choses qui vous dévorent. Vos soupçons sont miasmatiques. Votre feu s'est installé en votre regard et votre cœur est descendu en vos scouliers. Remontez-vous et que l'esprit du rire rende la couleur à vos joues.

Le rauque éclat de rire de Rabelais s'est répécute jusqu'à nous. Le flet de rire argenté de Cervantès — l'idalgo qui tira Prométhée de son rocher et le lança contre les moulins à vent — est l'immortelle collaboration de l'Espagne à l'Aspect Comique. Le sourire sec de Molière erre sur la littérature française. Le ricaneur métallique de Méphisto — eh bien ! je crois qu'il a sauvé Faust ! Et le grimacement sardonique d'Aristophane, il est aussi mordant que le jour où il lui faisait grincer les dents.

Voilà les miroirs merveilleux qui reproduisent le contretemps humain et nous renvoient l'image de nos drôleries calamiteuses. Là, l'humanité est vissée sur l'esprit piquant du génie. Si nous pouvions lire Balzac tout d'un trait, les meilleurs d'entre nous renonceraient à la vie. Que nos jours sont grotesques ! Et nos actions vides. Et nos passions si chétives au bout du compte ! La « Comédie Humaine » c'est la peinture d'un énorme animal qui court après sa queue.

Louis Lambert prit la tranche catalan-tique pour le Royaume des Cieux ! Le père Goriot fit abandon de tout pour l'amour et mourut de faim ! L'avare Grandet désira l'or et s'y vauvra ; sa fille Eugénie désira l'amour et mourut vierge.

ronde au point de vue du commerce ; et tous les pays civilisés ont servilement suivi son exemple en prohibant l'émission des billets par les banques privées. En présence de cette prohibition, les banques se sont rejetées sur le chèque et, au moyen de cet instrument, ont accompli de véritables miracles en ce qui concerne l'économie de l'usage de l'or. Mais le désavantage fondamental du chèque — quand on le compare au billet — est son manque de puissance de circulation : nous n'acceptons de chèques que des personnes dont l'honnêteté nous est personnellement connue, alors que le billet circule de mains en mains parmi des personnes absolument inconnues les unes aux autres. Le résultat de l'interdiction de la libre émission des billets, c'est que la masse des producteurs se voit réduite à se servir de la quantité existante ou, à son défaut, d'or. Chaque fois que le coût du prêt — le taux de l'escompte — baisse, les affaires deviennent plus prospères, de nouvelles entreprises voient le jour, la demande de travail augmente et les salaires croissent, mais les sommes qu'exigent l'augmentation des salaires et celles des échanges domestiques drainent l'or des banques de telle sorte que les banquiers, pour protéger leur or, sont forcés de restreindre leurs avances. Cette restriction des prêts amène des faillites ; les salaires baissent, il s'ensuit une vague de chômage et l'ouvrier s'en prend au patron du salaire ridiculement bas qu'il lui offre. La lutte entre les nations à l'heure actuelle a pour but de se procurer autant d'or que possible à l'usage des banques ; chaque fois qu'un pays éprouve un accroissement de prospérité, il a besoin d'or, l'Etat lui ayant interdit de se fournir lui-même de papier. Il est forcé d'attirer le métal étranger en haussant le taux des opérations de banque, ce qui commence par rendre impossible, dans le pays même, la vie de quantité d'industries. En présence de cette demande d'or, les autres pays ne peuvent protéger leurs réserves monétaires qu'en élevant leurs propres taux d'escompte et en restreignant en proportion les prêts à leurs clients. C'est là l'explication du malaise profond dont souffre l'industrialisme moderne, c'est-à-dire l'insuffisance des salaires et le fait que les patrons, tout en faisant de beaux bénéfices, sont forcés périodiquement de suspendre la production par suite du manque de puissance d'achat de la collectivité. De plus la crainte ou, par suite de la prohibition légale de l'émission libre, vivent les banques de voir leur or se drainer, les oblige, même en temps normal, à réserver leurs prêts à longue échéance aux emprunteurs possédant des garanties d'une espèce telle qu'elles soient négociables même dans les périodes où l'or fait défaut — c'est-à-dire aux périodes où le taux de l'escompte est élevé, où les débiteurs ont peine à faire face à leurs engagements, où les valeurs de tout repos sont seules négociables.

Aujourd'hui, les banques ne consentent de prêts à bon compte et à longue échéance qu'aux emprunteurs possédant valeurs, hypothèques, etc., — conditions qui privent les masses des petits industriels des avantages d'un crédit bon marché et qui limitent à quelques privilégiés le monopole de l'industrie. Si les banquiers avaient pu librement remplacer dans les échanges l'or par le papier chaque fois qu'elles l'auraient jugé convenable, il y a longtemps que le milieu social, habitué à l'usage du papier monnaie, aurait renoncé à l'emploi de l'or. Il est évident que moins un banquier a besoin d'or, plus il peut prêter à meilleur compte, plus aussi il devient facile de se procurer des machines.

La situation est, il est vrai, tant soit peu compliquée, vu la longueur du temps durant lequel nous avons permis aux patrons de conserver leur monopole comparatif du machinisme, mais elle n'est pas désespérée. Accordons aux individus auxquels le milieu social donne sa confiance la faculté d'émettre les notes de crédit qu'ils jugent convenables. Il en résultera des facilités inconnues pour des nouvelles combinaisons de capitaux concurrençant les trusts boursoufflés, maîtres actuels du marché ! Et cette concurrence ne sera pas étouffée, comme elle l'est aujourd'hui, par un drainage automatique des réserves d'or bancaires du pays. Toute nouvelle concurrence tend à réduire le prix des produits et à augmenter les salaires, préparant ainsi le retour aux conditions idéales que j'ai esquissées plus haut.

Je propose résolument la question à mes lecteurs afin de voir combien on en compte dans le mouvement communiste qui aient jamais considéré sérieusement ce sujet. Les communistes libertaires s'élèvent contre le Socialisme d'Etat parce qu'ils craignent — et à mon sens, ils ont raison — la tyrannie d'une institution centrale possédant tous les moyens de production. Ils proposent l'établissement de petites communes indépendantes échangeant entre elles les produits de leur travail. Sous

ce régime, l'individu n'est libre que dans la mesure où existent d'autres communes qui consentent à le recevoir s'il désire fuir la sienne pour échapper à des réglementations peut-être humiliantes. Lorsque chaque être individuel possède le droit de décider pour soi-même s'il veut payer quelqu'un d'autre pour travailler pour lui ; et lorsque la rémunération offerte à ce quelqu'un d'autre est suffisante pour le faire renoncer à l'occasion, offerte librement à tout homme le méritant, de produire pour son compte, la société peut certainement être considérée comme plus anarchiste que lorsqu'une règle inflexible dispose que tous les membres d'une commune particulière devront apporter leurs produits à la « marmite commune » et consommer selon ce que la majorité décidera. D'ailleurs, la libre concurrence n'implique pas nécessairement retour à l'artisanat : c'est la méthode la plus économique de production qui prévaudra. La liberté de mutualité en fait de crédit garantira que tout possesseur de machines paye aux ouvriers un salaire élevé et vende les produits à aussi bon compte que le permettront leurs bénéfices, — étant entendu que ces patrons seront continuellement exposés à la concurrence possible d'autres détenteurs de machines.

Il reste à voir si le mouvement communiste libertaire renferme assez de vitalité d'appréciation et de puissance d'application pour étudier, absorber cette question de la liberté du crédit et l'amener à sa conclusion. Nombre d'économistes accordent que le communisme anarchiste est l'idéal ultime de la société. Cependant, il exige, pour être pratiqué, une confiance mutuelle portée à la perfection. Si nous accordons notre confiance à une personne qui n'en est pas digne, ses dispositions à la malhonnêteté ne se trouvent qu'encouragées par l'occasion offerte. C'est ce qui a donné lieu, dans les collectivités civilisées au système des échanges, dans lequel nous ne livrons les produits de notre travail qu'à l'individu qui peut nous apporter des preuves qu'il a produit ou peut produire de la valeur ; et cette preuve est la monnaie. Dans les temps primitifs, cette monnaie doit représenter elle-même une valeur et on se sert d'or ou d'argent. Plus tard, l'administration de la justice se perfectionnant, et la confiance mutuelle s'accroissant, nous nous servons de papier, garanti par un professionnel à même de juger de l'honnêteté de l'émetteur. Dans l'avenir, le billet individuel portant promesse de créer de la richesse pourra peut-être circuler sans endossement professionnel. Et ce sera un prélude au communisme final. Mais la confiance mutuelle est une plante timide qui ne se développe bien que sous le climat de la liberté ; que l'être individuel choisisse ceux avec qui il veut coopérer, qu'il puisse discuter les termes mêmes de cette coopération, qu'il décide librement combien de son avoir il donnera en échange de ce qu'offre autrui ; — et nous pouvons être certains que le système qui est le plus conforme aux intérêts de la majorité s'affirmera graduellement. — Henry MEULEN.

A Ceux qui nous aiment

Nous attirons l'attention de nos amis sur le total vraiment trop réduit des souscriptions figurant à la rubrique « Pour la vie du journal ». Nous ne voulons pas revenir sur les arguments déjà exposés quant à la valeur réelle de l'abonnement de l'en dehors. Je suppose qu'il suffira de prier ceux qui nous aiment de se reporter au total dont nous parlons pour nous comprendre. Il y a loin de là aux 500 francs de souscriptions nécessaires par numéro pour compenser le prix réduit de l'abonnement. Il y a aussi beaucoup trop encore d'abonnements en retard. Et certaines listes de souscription, demandées cependant, ne nous sont pas rentrées.

« Fleurs de Solitude et Points de Repère » seront édités à 12 francs. Selon convention avec notre éditeur, passé le 15 octobre, aucun bulletin de souscription à prix réduit ne sera valable. Ne lambinez pas pour nous renvoyer, rempli, celui que vous avez reçu ou qui figure à la 8^e page.

Toujours reçu avec joie les camarades de Lille. Une discussion assez intéressante a suivi le développement de mes thèses en matière de pornographie et d'éducation sexuelle que les organisateurs de la petite salle de l'Esthétique moderne m'ont bien voulu permettre d'exposer. En fin de compte nous nous sommes tous retrouvés d'accord ou à peu près. Le lendemain, entre copains, chez Cracco, on a débattu les questions à l'ordre du jour, Entente anarchiste, etc. J'espère que le groupe d'amis là-bas, qui aime l'en dehors, qui ne lui a jamais marchandé sympathie, constituera, associé à d'autres éléments, un groupe vivant et bien vivant. — E. A.

Si la bande de ce journal porte l'avis : « Votre abonnement est dû » ou expire le » (suivi d'une date), c'est pour vous et non pour le voisin payez votre abonnement ou renvoyez cet exemplaire s v p

fession spéciale d'apprécier l'honnêteté des producteurs en devenant, et le milieu social n'accepte ses billets et ne les fait circuler que lorsqu'il est certain de la sûreté de ses appréciations.

Qu'on remarque de suite les effets de l'intervention de l'Etat.

Primitivement, ce garant public était obligé de prêter de l'or aux acheteurs en puissance parce que la confiance mutuelle n'était pas assez établie pour permettre la circulation d'un document écrit constatant le fait que telle ou telle personne était autorisée à acheter. De là naquit le métier d'usurier, lequel, en Angleterre — pays destiné à prendre bientôt la première place au point de vue du commerce, — fut graduellement absorbé par les orfèvres. A mesure que s'établissait la réputation de l'orfèvre, il lui fut possible d'émettre des billets portant promesse de payer de l'or au porteur sur demande au lieu d'or même ; aussitôt qu'on se rendit compte qu'on pouvait obtenir à volonté de l'or en échange de ces billets, on s'en servit dans les échanges au lieu de métal. L'avantage qui résulta de cette innovation pour la collectivité fut considérable ; grâce à elle, le banquier — comme on finit par dénommer l'orfèvre — fut mis à même de consentir de beaucoup plus grandes avances au producteur qu'il lui eût été possible de le faire en se servant de métal. En prêtant du papier, moyen bon marché et élastique, le banquier put réunir la richesse et la capacité productrice aussitôt qu'elles surgissaient. La liberté pour n'importe qui de s'établir comme banquier aurait réduit le coût de l'émission de ce papier au minimum possible ; à mesure que la collectivité se serait accoutumée à contrôler la valeur des émissions du banquier, — c'est-à-dire dès qu'une méthode serait intervenue de se rendre compte si le banquier limitait ses prêts uniquement à ceux capables de produire de la richesse et de payer les billets à échéance, — la demande d'or en échange de papier aurait graduellement disparu ; la voie aurait été ouverte à la monétisation à bon compte de toutes les formes de capacités productrices ; toute personne dont la réputation d'industrie et de loyauté était suffisamment connue du banquier local aurait pu obtenir un prêt à longue échéance qui lui eût permis de s'établir, le chômage et les bas salaires se limitant dès lors aux incapables.

En Angleterre, cependant, où ce système atteignit le summum de perfection, l'Etat découvrit bientôt de valeur de privilège de payer ses dettes avec du papier au lieu d'or. Dès 1694, le gouvernement anglais intervint et, en échange d'un prêt que son crédit n'avait pu lui procurer sur le marché libre, concéda le monopole de l'émission des billets à une corporation privée, avec ce résultat que les moyens d'établir de nouvelles industries furent sérieusement réduits. On peut dire sans exagération que l'histoire du commerce en Angleterre, de 1694 à ce jour, a consisté en une lutte continue entre cette banque privilégiée — la Banque d'Angleterre — et le peuple ; la masse toujours croissante des échanges de ce dernier justifiant son cri vibrant pour un moyen d'échange plus élastique, cri dont le monopole dont s'agit a tenu peu compte, retranché qu'il se trouvait derrière la protection de l'Etat.

Avec relativement peu de modifications, cet état de choses a persisté jusqu'à notre époque. En 1926, la Banque d'Angleterre possède encore le monopole de l'émission des billets, bien que le nombre de ceux qu'elle peut émettre ait été légalement limité.

Nous pouvons affirmer, en y insistant, que le malaise social, sous sa forme actuelle, ne se serait jamais produit, si, dès les premiers jours de la révolution industrielle, parfaite liberté avait existé dans le mécanisme des avances du capital au travail. Les premiers manufacturiers n'auraient pu qu'à grand peine conserver la jouissance des énormes bénéfices que rapportèrent à leurs détenteurs les premières machines, s'il avait existé des facilités permettant à tout travailleur capable d'obtenir le nécessaire pour fonder lui-même une industrie. L'extension des industries aurait eu pour résultat de faire vendre les produits à meilleur marché, cela tandis qu'elle aurait utilisé en son entier le travail déplacé par l'introduction du machinisme et que les salaires auraient monté. Il n'y a pas de raison pour que ce procédé ne se soit pas continué jusqu'à ce que les ouvriers recevant des salaires de plus en plus élevés et les patrons tirant de leurs entreprises des bénéfices de moins en moins considérables, un moment soit venu où il n'eût pas été de l'intérêt du travailleur le plus capable d'assumer les responsabilités d'un patron. Dans un pareil système, l'exploitation du salarié par le salarié aurait été nulle, et on n'aurait jamais entendu réclamer l'abolition de la libre concurrence.

Durant les XVIII^e et XIX^e siècles, l'Angleterre devint le pays le plus important du

LITTÉRATURE

LE FRIO SCANDINAVE

gestes de rébellion, selon le cas, trouvant dans ces derniers l'occasion de manifester leur sensibilité et leur dignité.

Qu'arrive-t-il lorsque chez un enfant on a tué ou mutilé le sentiment de la liberté ? Et bien ! on a attenté à sa vie morale, on a frappé mortellement l'homme de demain ; on a laissé l'automate prendre en lui la première place, l'homme-machine, le futur obéisseur, le serf, l'esclave des conditions économiques de la société actuelle.

Voilà comment agissent les hommes libres : Ils commencent par créer des esclaves dans leurs propres foyers. A quoi bon parler d'un édifice qui menace ruine, si c'est chez soi qu'on fabrique les matériaux qui le consolident ?

Le premier pas vers la libération de l'homme, c'est de le rendre libre, enfant, au foyer. — J. SARQUIN.

A l'instar de l'Espagne

Il paraît que Cuba, la perle des Antilles, possède un dictateur du nom de Machado qui ne le cède en rien à ses grands frères d'Espagne ou d'Italie. Application de la « loi de fuite » qui permet à n'importe quel policier ou soldat d'abattre un subversif sous prétexte qu'il a tenté de s'enfuir. Condamnations à mort, disparitions. Commande de six machines patibulaires (garrots) dans un pays où, depuis 25 ans, il n'y avait pas eu d'exécution !!!

Pourquoi n'appartenez-vous pas

à l'un ou l'autre des groupes de pratique

ci-dessous ?

1° LES COMPAGNONS DE L'EN DEHORS : envoi du contrat exposant les conditions d'admission et résumant les charges et les avantages de l'Association contre 0 fr. 75 adressés à E. ARMAND, 22, cité Saint-Joseph, à Orléans

2° L'Association internationale de combat contre la jalousie sexuelle et l'exclusivisme EN AMOUR.

Pour y adhérer, il suffit d'être abonné en règle à l'en dehors ou de prouver qu'on est un lecteur assidu en présentant les en-tête des dix derniers numéros.

Envoi des thèses fondamentales qui condensent le point de vue de l'en dehors en matière sexuelle, contre un timbre pour réponse à Fred ESMARGES, même adresse.

LE COMBAT, organe anarchiste, bi-mensuel. Hem Day, boîte postale n° 4, Bruxelles 9 : 35 cent.

Croquignoles

Fascisme syndicaliste

Un hebdomadaire anarchiste bien connu : L'Adunata de Refrattari contient, dans son numéro du 7 août 1926, les lignes suivantes : « En Espagne, quand le syndicalisme anarchiste dominait... on a commis au nom de l'organisation — qu'on prétendait inspirée par l'idéal anarchiste — des crimes vils et lâches, que nous ne craignons pas de dénoncer, maintenant qu'ils ne peuvent plus compromettre qui que ce soit. On a assassiné à coups de revolver — je dis « assassiné » et ce n'est pas une métaphore — des ouvriers qui ne voulaient ou se syndiquer ou payer la cotisation syndicale ; et on a menacé du même sort des anarchistes qui osaient s'élever contre des crimes commis avec autant de cynisme ». Si c'est vrai, qu'est-ce alors que tout ce battage syndicaliste contre le fascisme mussolinien ou le bolchévisme léniniste ? Et de quelle école anarchiste peut se réclamer quiconque isolé ou associé — veut contraindre autrui à faire partie d'un syndicat quand ça ne lui plaît pas ? Est-ce que vis-à-vis de l'exploité, le syndicalo-anarchiste fait entrer, comme moyen de persuasion, l'assassinat à coups de revolver ? Et à quoi riment les lamentations syndicalistes sur le sort des « victimes » des bandits tragiques, par exemple, etc. D'ailleurs, combien de révoltes de cette catégorie-là ne passeront pas armes et bagages du côté fasciste ou bolchéviste si le pouvoir leur échait. Oui, combien ? Nous posons la question. — CANDIDE.

destructives qui menacent ou anéantissent la vie, la santé et la propriété de l'homme et des autres êtres animés et qui mettent en danger ou annulent la continuité des choses inanimées ; dans toutes ces occurrences, l'homme qui en extrait un plaisir sexuel peut en être l'auteur direct lui-même ou il les fait produire par autrui, ou bien il n'en est que le spectateur, ou bien il est de gré ou de force l'objet d'attaque de la part de ces agents ».

R. de Krafft-Ebbing avait plus succinctement décrit le sadisme comme un genre de perversion sexuelle moyennant lequel une personne donnée trouve une jouissance sexuelle à causer des sensations douloureuses à d'autres individus, et à leur faire violence. On sait qu'il opposait le sadisme au « masochisme » qu'il définissait comme la fantaisie, accompagnée de voluté, d'être traité despotiquement par un autre, d'être humilié et maltraité par lui (2).

Le marquis de Sade était-il fou ? Non, répondent les spécialistes, Krafft-Ebbing, Schrenk-Notzing, Tardieu ont reconnu que les perversions sexuelles les plus hideuses pouvaient aller de pair avec un esprit complètement sain. Non, philosophiquement parlant, à cause de la science exacte qu'il montre dans les exagérations de ses récits ; et parce que ce n'est pas seulement dans sa pensée qu'il va chercher les tableaux qu'il décrit.

(2) On désigne parfois le sadisme sous le nom d'algalagnie (algos : douleur, et lagnos : excité par l'instinct sexuel), exaltation de l'instinct sexuel provoqué par la douleur ou de lagnomanie (lagnos : voluptueux ; ainos : féroce), féroce voluptueuse.

Cette charmante petite poésie de Frédéric Nygaard rend bien le caractère de la nature du pays d'Hamlet et des Vikings ! « Ou sont donc les neiges d'antan... »

Retour à la littérature. Jacobsen a été le précurseur de Thomas Mann dans son Nils Lyhne — œuvre personnelle rappelant plus Tomio Kröger que Werther avec qui on l'apparenta. Hermann Bang, son disciple, prêcha la théorie indiscutable de l'art vécu. Brandès fut, malgré bien des redites, l'un des plus grands critiques internationaux.

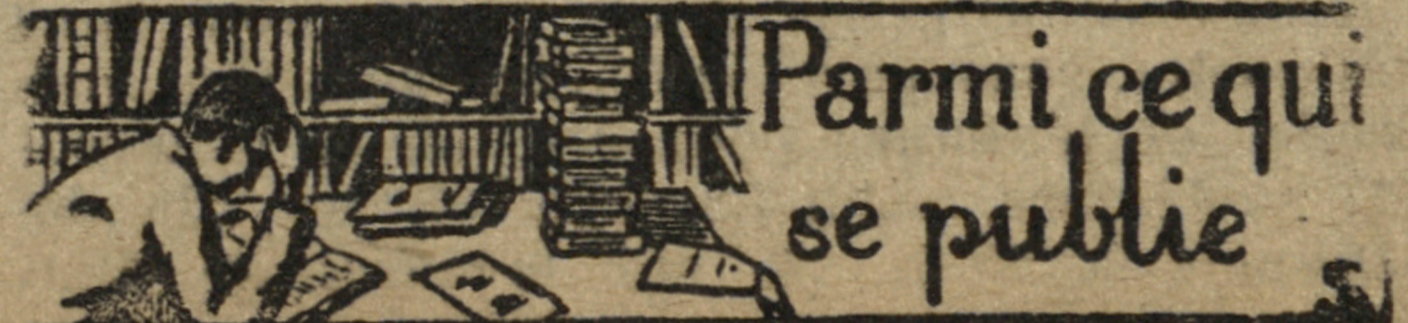
Aujourd'hui, le poète Johannes V. Jensen montre Chr. Colomb comme le plus déçu des grands hommes de l'histoire. Helge Rode sombre dans les abstractions poétiques. Parmi les jeunes, Emil Bønnelycke emprunte à Whitman son amour de la ville, de la science et du Cosmos.

Mais, en résumé, la littérature scandinave, malgré quelques exceptions, ne prend pas part aux grands mouvements d'avant-garde qui renouvelèrent si merveilleusement les lettres internationales. Et c'est dommage. — AR-ADAMOFF.

l'en dehors fait partie de L'ENTENTE ANARCHISTE

qui groupe des antiautoritaires, des antitâtistes, des antigouvernementaux de toutes tendances et de toutes nuances, pourvu qu'ils soient politiquement et administrativement adversaires de la domination de l'unité humaine par son semblable ou un milieu social quelconque, et vice-versa — économiquement parlant, adversaires de l'exploitation de l'unité humaine par son semblable ou un milieu social quelconque, et vice-versa.

Envoyer adhésions au secrétaire E. FOURNIER, 14, rue Fournier, Eaubonne (Seine-et-Oise).



Parmi ce qui se publie

N. A. Hesnard : LA VIE ET LA MORT DES INSTINCTS. — (10 francs franco à nos bureaux.)

Voilà un bon livre, bourré de faits, qui constitue un essai de réhabilitation raisonnée des instincts de l'homme. On sent que l'auteur doit beaucoup à Sigmund Freud. Ceux qu'intéresse le problème de la vie sexuelle (et qui ne s'y intéressent pas ?), y trouveront à glaner. Mais pourquoi faut-il que chez le Dr Hesnard, comme chez Le Dantec, on trouve tant de reminiscences des jugements officiels et des appréciations bourgeoises sur les anormaux et les en-dehors moraux ou plutôt moralistes, dont le rôle dynamique dans le développement ou l'évolution de l'unité humaine, d'abord, de l'humanité ensuite, est passé sous silence par les psychiatres, dont un trop grand nombre jouissent d'une situation officielle. Le Dr Hesnard fait un effort louable pour modifier la morale bourgeoise, mais pas trop, par exemple en maintenant une distance trop accentuée, à notre sens, entre l'humain et l'animal. Il sait bien que cette différence est purement artificielle ; l'erreur des psychiatres est de refouler « l'animal » en l'homme, au lieu de lui accorder la place à laquelle il a légitimement droit : les atrocités de la dernière guerre, celles de la prochaine, les supermasques catholiques ou cérémonielles, le système des éthiques différentes selon les classes sociales indiquent clairement qu'un problème se pose : n'y a-t-il pas intérêt pour le milieu, dans bien des cas, à animaliser l'humain ? Et c'est autre chose qu'une boutade que j'écris là.

Tout cela n'empêche pas que le livre du Dr A. Hesnard est à lire et à méditer. (Collection La « Culture Moderne », éditions Delamain et Boutelleau). — E. ARMAND. En ALLEMAGNE. — Friedrich Voège : DER UNFUG DES HEIRATENS, OH NE LIEBE (Berlin, édition de l'auteur). — Le Crime du mariage sans amour : Voici quelques passages de ce livre plein de bon sens : « Le crime sexuel est le produit des lois qui empêchent les besoins naturels de se rassasier. Le délinquant sexuel est presque toujours une vic-

time de nos lois perverses... Nos lois relatives au mariage, essentiellement réactionnaires portent la responsabilité de la prostitution ; de la diffusion des maladies vénériennes ; des perversités, des crimes sexuels ; de la stérilité ; des maladies et de la dégénérescence infantiles... la tristesse des hommes, l'hystérie féminine sont les conséquences de la virginité stagnante, de l'abstinence obligatoire, imposées par cette civilisation qu'on dénomme à tort « Kultur... » Friedrich Voège est un savant et aussi un poète-chansonnier-autodidacte qui, depuis plus de trente ans, lutte dans les rangs des libres penseurs de la capitale du Reich. — Dr KUNTZ-ROBINSON.

Nous recevons une circulaire d'Erich Mühsam où il nous informe de la création d'un journal dont il sera le rédacteur unique : FANAL. « Fanal » est destiné, dans la pensée de son éditeur, à être un organe de révolution sociale, qui commencera par être mensuel et qui n'exceptera pas de la critique le développement des circonstances économiques et politiques en Russie. (Berlin-Charlottenburg, am Lutzow, 10.)

LA REVOLUTION ET LES INTELLECTUELS. Que peuvent faire les surréalistes ? Position de la question.

F. O. Ritz : LES ORIGINES DE LA VIE (n° 44 de « La Brochure Mensuelle »).

J. Rodriguez Aragon : EL DRAMA DE UN AMOR VULGAR ; Federica Montseny : LA ULTIMA PRIMAVERA (n° 38 et 39 de « La Novela Ideal », Barcelona). — Emma Gelman : LA TRAGEDIA DE LA EMANCIPACION FEMENINA ; Han Ryner : LOS ESCALAVOS, traduction de Elizalde (Biblioteca editorial « Generacion Consciente », Valencia). — Guy A. Alfred : SOCIALISM OR PARLIAMENT, The Burning Question of To-day (« Bakunin Press », Glasgow).

L'ANARCHIE (n° 10). — Sommaire : Plagiaire, menteur, diffamateur, Victor Méric monnaie les « Bandits Tragiques » (Simonne Larcher, Louis Louvet). — « L'Anarchie » à ses lecteurs. — Utopie par-delà les collines (E. Armand). — Devant le penseur qui pense (A. Bailly). — Criminels (G. Aubre). — Un peu de documentation (G. Withoutname). — Tribune libre : Toujours sur le syndicalisme ! (Pierre Besnard). — Mise au point nécessaire (Louis Louvet). — Journaux et Revues. — « L'Anarchie » en province, à Paris, à l'étranger. — Parmi les organisations : Ligue des réfractaires. — A la mode de... (M. Théureau). — Jeunes anarchistes autonomes. — Où l'on discute, où l'on se voit. — Entre nous.

En vente dans les kiosques et librairies. Envoi gratuit de 3 exemplaires-spécimens sur demande à L. Louvet, 72, rue des Prairies, Paris (20°).

ACADEMIA PRO INTERLINGUA. — München 1887. — Paris 1887-1892. — Petrograd 1893-98. — New-York 1899-1908. — Post 1909, Torino. — Quota de associatione es Fr. 10 per anno. Ingressu es libera ad fautores de omne forma de interlingua. Presidente : G. Peano, prof. Università, Cavoretto-Torino. — Tesaurario : ing. G. Canesi, Via Costituzionale 1, Torino.

A PARAITRE PROCHAINEMENT (souscrire et faire souscrire), PHILOSOPHIE DE LA PREHISTOIRE (Introduction à l'Histoire de la philosophie), par Gérard de Lacaze-Duthiers, préfaces de HAN RYNER et de J.-H. ROSNY aîné. Volume de 900 pages, 15 fr. pour les souscripteurs, 17 fr. franco (18 fr. recommandé) pour la France, 18 fr. franco (20 fr. recommandé) pour l'étranger, au lieu de 30 fr. à sa parution. Adresser les souscriptions à Paris, chèque postal 842.37, Georges Chéron, 15, rue de Meaux, Paris (19° arrondissement).

POUR APPRENDRE L'IDC ET S'Y PERFECTIONNER : Petit manuel complet en 10 leçons... 0 30 Exercice (recueil d'exercices)..... 0 20 Vocabulaire usé et grammaire..... 1 10 Dictionnaire français-ido..... 11 75

GRUPO LIBERTARIA IDISTA. — Ceux d'entre nos lecteurs que la question intéresserait sont prévus qu'il existe un groupe idiste, composé exclusivement d'individualistes ou communistes anarchistes. Ce groupement englobe tous les camarades résidant en France. Pour tous renseignements, s'adresser à Henry Freydrue, 16, rue Terme, Lyon (Rhône) (par correspondance) Cours gratuit de langue internationale ido. fonctionnant toute l'année au siège du groupe à l'adresse ci-dessus.

Et nous retombons dans la philosophie. On peut voir, avec Guillaume Appolinaire, dans les deux types de femmes qu'il présente un contraste qu'on peut exposer ainsi : Justine est l'ancienne femme asservie, misérable et moins qu'humaine. — Juliette est la femme nouvelle qui renovera la face du monde.

Mais il y a autre chose et De Sade ne s'est pas contenté de nous dire que la perversion sexuelle est chez l'homme simple fonction de ses organes. Il nous a déclaré (dans Justine, IV) que « presque tous les écarts de débauche, les passions singulières du libertinage décrites dans cette histoire et qui réveillaient si ridiculement jadis l'attention des lois étaient, dans les temps les plus reculés encore, ou des jeux de nos ancêtres, ou des coutumes légales, ou des cérémonies religieuses ».

Et voici qu'en parcourant l'histoire nous nous apercevons, comme dans les ouvrages de De Sade, que c'est en général chez les grands de ce monde, souverains, juges, nobles, grandes dames, clergé jusqu'aux papes inclus (ou leurs lieutenants) que ces crimes sont exécutés avec le plus de scélératesse. Tous les crimes, tous les forfaits, toutes les atrocités, toutes les monstruosité, qui remplissent les livres de De Sade ne sont pas sortis de son cerveau, comme une lecture superficielle pourrait le faire croire ; ils se sont réellement passés et notre auteur s'est contenté de les rassembler, et de les mettre sur le compte de quelques personnages imaginaires — si tant est que Justine et Juliette ne soient pas des romans à clé ! Dont certains personnages vivaient encore au moment où De Sade fut enfermé par ordre du Premier consul (!!)

Il est établi aujourd'hui qu'il existait sous le règne de Louis XV, des clubs porno-érotologiques qui ont servi de modèle à la « Société des amis du Crime » dont les gestes défraient la chronique sadique :

Le plus fameux de ces clubs était la Société des « Hermaphrodites » ou « ordre de la Félicité » ou encore « île de la Félicité », fondé par un certain de Chambonas. Cette société secrète empruntait toutes ses désignations, tout son cérémonial, tout son fonctionnement à la vie des matelots.

La société des Aphrodités, très mystérieuse, changeait souvent le lieu de ses réunions, donnait aux hommes des noms tirés du règne minéral et aux femmes d'autres noms empruntés au règne végétal.

La société du « Moment ». Ses adeptes étaient affligés de goûts stercoraire que De Sade n'a pas dépassés.

Il y avait enfin une société d'« Anandrynes » composée uniquement de saphistes...

(A suivre.) Emilio GANTE et E. ARMAND.

Les Loups parmi les Hommes

Dès l'achèvement de notre feuilleton actuel « GRANDES PROSTITUEES ET FAMEUX LIBERTINS », nous commencerons la publication, également à titre de feuilleton, d'une pièce en trois actes : « LES LOUPS PARMIL LES HOMMES ». Dans cette pièce de propagande — qui est aussi une thèse — l'auteur, E. ARMAND, met en présence des illégalistes bourgeois et des illégalistes anarchistes, ces derniers tels qu'ils les a observés, tels qu'il les conçoit — non pas des personnages rocambolesques ou imaginés pour les besoins d'une cause archiste plus ou moins avouable.

